

LE  
MONDE

# Libertaire

Organe de la Fédération Anarchiste

N° 112 • Mai 1965 • 2 F.

## NON A TOUTES LES GUERRES



**“LE LIBERTAIRE” à 16 pages**

# VIE DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE

## Activité des groupes

### CONGRÈS NATIONAL DE LA F. A.

Le Congrès national de la F.A. aura lieu les 5, 6 et 7 juin, à Toulouse, aussi nous informons les camarades qui désirent utiliser le chemin de fer pour s'y rendre qu'ils peuvent bénéficier d'une **REDUCTION DE 20 %**, ainsi que leur famille, sur le prix du billet **ALLER ET RETOUR**.

A ceux d'entre vous qui sont adhérents à des groupes, qu'ils se fassent inscrire auprès des secrétaires de groupe pour que ceux-ci envoient les inscriptions à la trésorerie.

Les camarades isolés peuvent également envoyer la leur directement à la trésorerie, siège de la F.A., 3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>).

Nous demandons à tous de nous prévenir suffisamment tôt et, dès que nous aurons reçu les fiches de réduction de la S.N.C.F., nous les ferons parvenir aux camarades intéressés.

Le Trésorier,  
**FAUGERAT James.**

### GRUPE ANARCHISTE DU HAVRE

Conférence publique  
Vendredi 21 mai à 20 h 45  
Cercle Franklin - Salle « A »  
Le Havre

avec

**Maurice JOYEUX**

Sujet : **ALBERT CAMUS ET L'HOMME REVOLTE**  
Participation aux frais : 2 F.  
Etudiants : 1 F.

### GRUPE LIBERTAIRE

« **LOUISE MICHEL** »  
Vendredi 7 mai à 20 h 30  
110, Passage Ramey, PARIS-18<sup>e</sup>  
(Métro : Joffrin  
ou Marcadet-Poissonniers)  
Causerie - Débat

avec

**Jean-Philippe MARTIN**

Sujet : **LE SYNDICALISME AUX ETATS-UNIS**

### MARSEILLE

Comité de Liaison F.A.-J.L.  
de Marseille  
Dimanche 9 mai, à 9 h 30 précises  
une causerie-débat  
sur le sujet suivant :  
**LA COMMUNE DE 1871 A MARSEILLE ET SES ORIGINES**

La réunion aura lieu dans l'arrière-salle du Bar - Dégustation Francis, 9, rue Ferdinand-Rey (La Plaine).

### VANNES

Groupe anarchiste d'études sociales  
Mercredi 5 mai, à 21 heures  
Bourse du Travail  
rue des Tribunaux  
Conférence publique  
avec  
**Maurice JOYEUX**  
sujet : **ALBERT CAMUS ET L'HOMME REVOLTE**  
Participation aux frais 2 F  
Demi-tarif aux moins de 18 ans

### LORIENT

Groupe anarchiste  
Jeudi 6 mai, à 21 heures  
Salle du Cinéma éducateur,  
cité des œuvres sociales  
rue Jules-Légrand, Lorient  
Conférence publique  
avec

**Maurice JOYEUX**

sujet : **LE VRAI VISAGE DE L'ANARCHIE**

**Albert Camus**

et l'homme révolté

Le Groupe d'Asnières organisait, le 9 avril, une conférence sur l'homme et l'écrivain disparu prématurément et tragiquement.

Devant une salle bien remplie (chose rare dans nos murs), Maurice Joyeux développait le cheminement de la pensée de Camus :

Sa considération de la stupidité de la destinée humaine, son refus des Dieux (qui en portent la responsabilité), la négation des prophéties (toujours irréalisées) et la révolte par laquelle la vie peut prendre un sens et échapper au stupide.

Il soulignait également l'hypocrisie des officiels qui déforment la pensée de ceux dont ils ne peuvent masquer la gloire.

Se référant aux ascendants de la pensée de l'écrivain, Joyeux pouvait conclure que l'éthique de Camus était celle des libertaires et plus particulièrement des anarcho-syndicalistes.

De nombreuses interventions d'auditeurs ont témoigné de l'intérêt du public, tant pour l'auteur et l'homme dont on honorait la mémoire, que pour le conférencier qui en ressuscitait le souvenir.

**LE GROUPE D'ASNIÈRES.**

**LA LISTE DE SOUSCRIPTION PARAITRA LE MOIS PROCHAIN**

## PRES DE NOUS

### Les grandes conférences de Paris ANGERS

Conférence publique  
Salle du Tribunal de Commerce  
mercredi 12 mai, à 21 heures

avec

**MAURICE JOYEUX**

Sujet : **Le vrai visage de l'anarchie**

### UNION DES SYNDICALISTES ET REVOLUTION PROLETARIENNE

**SAMEDI 15 MAI, à 15 heures**

78, rue de l'Université, Paris (métro : Solférino)

### CONFERENCE - DEBAT

sujet : **LA PRESSE ACTUELLE ET LE DROIT A L'INFORMATION**  
par **Nicolas FAUCIER**  
auteur du livre  
**La Presse Quotidienne**

### LES ANARCHISTES NON-VIOLENTS

organisent

vendredi 21 mai à 20 h 30  
24, rue Ste-Marthe, Paris (10<sup>e</sup>)  
(métro : Colonel Fabien)

une

Conférence publique suivie d'un débat  
avec

**HEM DAY**

sujet :

La non-violence est-elle révolutionnaire ?

### FOYER INDIVIDUALISTE D'ETUDES SOCIALES

Le dimanche 9 mai à 14 h 30, au café St-Séverin (salle du sous-sol), 3, place St-Michel à Paris (métro : St-Michel).

### MAGIE, RELIGION ET ILLUSIONNISME

par **MYSTAG**

qui illustrera son exposé de très nombreuses démonstrations.  
Le dimanche 30 mai à 14 h 30 (dans la même salle)

### conférence de

**RAOUL VERGEZ**

sur ce sujet **scabreux :**

**PROLETARIAT et COMPAGNONNAGE**

Réunion du Foyer tous les mercredis à 20 h 30 dans la même salle.

Causeries : le mercredi 12 mai :

La Peinture s'arrête-t-elle à l'Impressionnisme ?

Le 26 mai : **Louis Simon** commentera son ouvrage « **Multiplés** ».

### LES AMIS DE SEBASTIEN FAURE

vous invitent à assister au « Repas de l'Amitié » qui réunira anciens et jeunes dans une ambiance de camaraderie chez Luce, 41, rue de Leningrad (Place Clichy), le dimanche 16 mai à 12 h.

Prix du repas : 20 F.

S'inscrire chez **May Picqueray**,

68, rue Danton, Pré-Saint-Gervais.

C.C.P. Paris 14.634-02 - **M. Picqueray.**

## Léo Ferré

Rompant avec un silence qui durait depuis des années, Léo Ferré est venu à Discorama mettre quelques points sur des I majuscules. Déclaration claire et précise : Léo Ferré est anarchiste, même si, être anarchiste n'est pas toujours facile et isole l'homme dans la société des Loups. Il en profite pour rappeler que l'anarchie est une philosophie qui n'a rien à voir avec le terrorisme et le désordre comme le croient encore quelques personnages consulaires de la R.T.F.

Parlant métier, il s'élève contre certaines pratiques qui aboutissent à la mise en « carte » de jeunes interprètes vendus sur le marché du disque comme une simple marchandise par des intermédiaires aux doigts douteux.

Enfin à propos d'un article paru dans « France-Soir », il y a un certain temps, dans lequel un journaliste déformait ses déclarations (ce

qui n'étonnera personne), il s'en prend violemment à une certaine critique. Ces messieurs se sont trouvés offusqués... et cette émission à tout point remarquable, fut pieusement passée sous silence dans la grande presse de « déformation ».

Curieux ces personnages dont le métier consiste à juger autrui et qui prennent des mines indignées lorsque leurs victimes, à leur tour, osent avoir une opinion sur eux.

Bien sûr, Léo Ferré ne s'en portera pas plus mal et la solide qualité des chansons qu'il a composées et interprétées à l'occasion de cette émission, ainsi que l'originalité de son propos, lui ont assuré auprès des téléspectateurs une audience qui le consolera de ne pas avoir eu à la « douzième page » de « France-Soir » par exemple, entre les petites annonces et les sports les six lignes traditionnelles que beaucoup ne lisent pas.

**Suzy CHEVET.**

### PARIS

**GRUPE DES AMIS DU MONDE LIBERTAIRE**  
S'adresser : 3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>).

**GRUPE D'ETUDES ET D'ACTION ANARCHISTE**  
Ecrire : 3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>).

**GRUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL**

Réunion du groupe le 14 mai, à 20 h 30, 110, passage Ramey, Paris (18<sup>e</sup>).

Ordre du jour :

— Organisation de notre rallye-camping annuel ;  
— Notre Congrès 1965.  
— Le quart d'heure du militant par **Richard PEREZ.**

**GRUPE DE LIAISONS INTERNATIONALES.**

Réunion habituellement les 1<sup>er</sup>, 3<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> samedis du mois.  
Pour tous renseignements, s'adresser, 3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>).

**GRUPE JEUNES REVOLUTIONNAIRES ANARCHISTES**

Pour tous renseignements, écrire, 110, passage Ramey, Paris (18<sup>e</sup>) ou téléphoner à ORN. 57-89.

**GRUPE LIBERTAIRE DURUTTI**

Réunion chaque vendredi. Pour tous renseignements, écrire ou prendre contact avec **Claude MICHEL**, 3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>).

Les militants du Groupe Durutti doivent prendre contact avec les camarades du Lycée Voltaire en vue d'une action commune.

**GRUPE LIBERTAIRE D'ACTION SPONTANEE**

Pour tous renseignements, s'adresser, 3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>).

**GRUPE LIBERTAIRE JULES VALLES**

Ce groupe se réunit chaque semaine dans le 13<sup>e</sup> arrondissement.  
Pour tous renseignements, écrire au camarade **PEREZ Richard**, Poste restante, Paris 118.

**GRUPE DE LA TRIBUNE D'ACTION CULTURELLE**

Réunion tous les jeudis, à 18 heures, 3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>).  
Le groupe répond à tout le courrier qui lui est adressé et essaie d'avoir des discussions dans les plus larges domaines.

### RÉGION PARISIENNE

**ASNIÈRES GRUPE ANARCHISTE**  
Salle du Centre administratif, place de la Mairie (deuxième et quatrième mercredis).

### AULNAY

**GRUPE LIBERTAIRE**  
Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>).

### MONTREUIL-SOUS-BOIS ET ENVIRONS

**GRUPE LIBERTAIRE**  
Pour tous renseignements, s'adresser à **Robert PANNIER**, 244, rue de Romainville, à Montreuil.

### VERSAILLES

**GRUPE FRANCISCO FERRER**  
Pour tous renseignements, écrire à **C. Fayolle**, 24, rue des Condaminés, Versailles (S.-et-O.).

### GRUPE JEAN GRAVE

Ecrire au G.E.E.A., 3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>), qui transmettra.

### PROVINCE

#### ANGERS-TRELAZE

**GRUPE ANARCHISTE**  
Réunion deuxième mercredi du mois au lieu habituel, Bibliothèque et Librairie.

#### BORDEAUX

**GRUPE ANARCHISTE « SEBASTIEN FAURE »**

Réunion tous les premiers mardis du mois au local du mouvement libertaire bordelais, 7, rue du Muguet, à 20 h 30.

Pour tout ce qui concerne les groupes F.A., J.L. et l'école rationaliste Francisco-Ferrer, s'adresser à : **PEYRAUT Yves**, 15, rue A.-Blanqui, CENON (Gironde).

#### CAEN

**GRUPE ANARCHISTE**  
Pour tous renseignements, s'adresser à **J.-L. PARMENTIER**, 126, rue Coponière, CAEN (Calvados).

**GRUPE ANARCHISTE (CALVADOS)**

Pour tous renseignements s'adresser à **J.-P. Belliard**, Ecole à Courson par St-Sever (Calvados).

#### CARCASSONNE

**GRUPE HAN RYNER**  
Pour tous renseignements, s'adresser à **Francis Dufour**, 51, rue de la Tour-d'Auvergne, Carcassonne (Aude).

#### CHALONS-SUR-MARNE

Un groupe libertaire se fixe pour tâche de divulguer les idées de la Fédération anarchiste dans la Marne est en formation à Châlons.

Pour tous renseignements, écrire à **Georges BOUFFET**, poste restante, Châlons-sur-Marne.

### EVREUX

**FONDATION D'UN GROUPE LIBERTAIRE DE L'EURE**  
Un groupe anarchiste est en formation à Evreux (Eure) Pour tous renseignements, écrire à **Lefèvre**, 3, rue Ternaux, qui transmettra.

### GRENOBLE

**GRUPE ANARCHISTE-COMMUNISTE SPARTACUS**  
S'adresser à **KERAVIS**, 162, rue Léon-louhaux, à GRENOBLE (Isère).

Formation d'un cercle anarchiste d'Etude et de discussions pour les cantons de La Chatre et St-Calais (Sarthe).  
S'adresser à **SENEZ**, La Chapelle-Gaugain (Sarthe).

### LORIENT

**GRUPE LIBERTAIRE**  
Pour tous renseignements, s'adresser **G. H.**, 3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>), qui transmettra aux responsables.

### LYON

**GRUPE ELISEE RECLUS**  
Adressez toute correspondance au secrétaire **AVIAS Raoul**, 56, rue Pierre-Sémard, Oullins (Rhône).

### GRUPE BAKOUNINE

Réunion tous les vendredis à 20 h 30. Pour tous renseignements écrire groupe Bakounine, 14, r. Jean-Larivière, Lyon (3<sup>e</sup>).

### LILLE

**GRUPE FEDERATION ANARCHISTE**  
S'adresser à **Henri WALRAEVE**, 8, rue des Aubépines, à LAMBERSART (Nord).

### MARSEILLE

Pour prendre contact avec les groupes MARSEILLE-CENTRE, MARSEILLE-ST-ANTOINE, JEUNES LIBERTAIRES, écrire au Comité de liaison F.A.-J.L. René LOUIS, 13, rue de l'Académie, MARSEILLE (1<sup>er</sup>).

### MONTLUCON-COMMENTRY

**GRUPE ANARCHISTE**  
Animateur, **Lotis Malfant**, rue de la Pêcherie, à COMMENTRY (Allier).

### MONTPELLIER

**GRUPE ANARCHISTE**  
Adhérents et sympathisants, réunions tous les samedis à 17 h. Pour correspondance : **S.I.A.**, 21, rue Vallat, Montpellier.

### NANTES

**GRUPE FERNAND PELLOUTIER**  
Secrétaire, **Louis SIMIER**, 44, rue de Sévres, à NANTES (Loire-Atlantique).

### LORRAINE

**GRUPE ANARCHISTE**  
Sections de Metz et Thionville  
Pour tous renseignements, s'adresser au groupe Liaisons Internationales, 3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>).

### NORMANDIE

Sections à Barentin, Louviers, Le Havre, Rouen  
**GRUPE JULES DURAND**  
A Rouen, exposés débats publics tous les 2<sup>e</sup> mardis de chaque mois au café Le Château d'Eau, place de Gaille, à 21 heures.  
S'adresser à **A. Dauguet**, 41, rue du Contrat-Social, ROUEN (Sne-Maritime).

### OYONNAX

**GRUPE LIBERTAIRE**  
S'adresser, 3, rue Ternaux (Paris (11<sup>e</sup>)).

### SAINT-ETIENNE

**GRUPE LIBERTAIRE**  
Pour tous renseignements, s'adresser au camarade **H. Freydeure**, 21, rue Ferdinand, SAINT-ETIENNE (Loire).

### STRASBOURG

**GRUPE ANARCHISTE**  
Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>).

### TOULOUSE

**GRUPE LIBERTAIRE**  
Pour tous renseignements, s'adresser **J.-C. BRUNO**, 41, rue Camille-Desmou-lins, TOULOUSE (Haute-Garonne).

### GENEVE

**GRUPE ANARCHISTE-COMMUNISTE ROMAND**  
Renseignements : **J. UVIGNIER**, 45, bd Saint-Georges, GENEVE.

### LAUSANNE

**GRUPE ANARCHISTE**  
S'adresser 3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>).

### LIEGE

**GRUPE SOCIALISTE LIBERTAIRE**  
S'adresser à **NATALIS**, 220, rue Vivignis, Liège (Belgique).

\*  
Pour avoir, sans autorisation, projeté le film « Octobre à Paris », les camarades du Groupe de Lille viennent d'être condamnés à une forte amende. Nous ouvrons une souscription en leur faveur à la tête de laquelle la F.A. s'inscrit pour 100 F. Envoyer les fonds au camarade **James Faugerat**, 3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>). C.C.P. 7334-77 Paris.

### F.A. TRESORERIE

Militants de la F.A., pour notre mouvement la propagande est vitale, n'offendez pas pour régler vos cotisations au C.C.P. de la Trésorerie. Merci d'avance.

**Faugerat James**, 3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>). C.C.P. 7334-77 Paris.  
Cotisation minimum : 1 franc par mois et par adhérent ou 12 francs par an.

1<sup>er</sup> Mai. L'histoire parle ! Au vent de la révolte, l'espoir clame sa certitude d'une société sans classes. Sur le boulevard, une foule énorme s'avance, dominée par une forêt de drapeaux rouges ou noirs, scandant en cadence « L'Internationale », roulant ses notes inspirées, jusqu'au cordon sombre et casqué qui enserme la manifestation. Oui, l'histoire parle ! Mais son discours est jalonné de larmes. Fourmies, Courrières, Villeneuve-Saint-Georges avant la première guerre mondiale, Paris au cours des journées de 1934, le sang coule, les prisons se remplissent, les usines se vident.

1<sup>er</sup> mai d'antan ! Une seule revendication, mais quelle revendication : la journée de huit heures !

Les années ont passé, le muguet a remplacé l'églantine au revers du veston et cette formidable organisation de subversion, l'organisation syndicale, s'est transformée en une non moins gigantesque compagnie d'assurances qui, pour des prestations de plus en plus lourdes, se contente de couvrir le petit risque.

Et pourtant l'ombre de la grande centrale syndicaliste révolutionnaire la C.G.T., la vrale, celle d'autrefois, fait encore peur aux bourgeois frileux qui, tapis derrière leurs rideaux, guettent les bruits de la rue. Peignés, pomponnés, parfumés, les petits chiots du grand fauve font encore impression lorsque, d'une voix rageuse, ils réclament le morceau de sucre de la tranquillité. La classe dirigeante sait bien que derrière les cerveaux assoupis, quelques formules restent profondément imprégnées et que les orages qui périodiquement secouent les foules, les débarrasseront de leurs miasmes.

1<sup>er</sup> mai 1965. Les travailleurs de la métallurgie ont bougé. Les revendications ? Les quarante heures, l'abaissement de l'âge de la retraite. Revendications traditionnelles, revendications majeures dans le cadre du système. C'est bien ! ce n'est pas suffisant ! Le syndicalisme c'est ça, mais ce n'est pas que ça !

En cette journée qui ne doit pas être seulement une journée de souvenir, mais une journée de lutte, le syndicalisme révolutionnaire, l'anarcho-syndicalisme, le syndicalisme libertaire rappellent aux travailleurs que seule la suppression du salariat détruira les classes. Que le moyen de lutte, reste la grève générale expropriatrice et gestionnaire. Que l'objectif de cette lutte est l'expropriation sociale des moyens de productions et de distributions, la gestion ouvrière.

Ils rappellent également aux travailleurs que les prolétaires n'ont pas de patrie et qu'ils doivent, par-dessus les frontières géographiques, les frontières de races, les frontières de langues, constituer la grande Fédération Internationale des peuples qui mettra fin aux guerres en en supprimant les deux motifs principaux : le nationalisme imbécile et le capitalisme rapace.

1<sup>er</sup> mai 1965 ! Emasculées, les grandes Centrales Syndicales bavardent dans les antichambres, endormies par le ronron quotidien de leur appareil vieilli et fatigué. C'est le représentant d'une d'elles, qui en admiration devant l'affiche confédérale du 1<sup>er</sup> Mai, qui représente un déjeuner sur l'herbe disait : « Les ouvriers veulent pouvoir disposer de loisirs pour se détendre ».

Parfaitement, camarade, mais les travailleurs ne doivent jamais oublier que le muguet ne pousse que sur les terrains où ils ont cueilli l'églantine !

# ON ASSASSINE AU VIETNAM

par Gérard SCHAAFS

ON assassine au Vietnam. Chaque jour apporte son cortège de massacres, de tortures, de corps brisés, déchiquetés par des bombes venues de n'importe où. Chaque jour les bombardiers américains sèment la mort, toujours plus au nord, toujours plus massivement.

Au milieu de l'indifférence générale, une guerre ouverte s'est installée en Asie du Sud-Est, où, depuis plus d'un quart de siècle, des hommes luttent pour tenter de se débarrasser du régime colonial.

## DES ACCORDS DE GENEVE A LA SIGNATURE DE L'O.T.A.S.E.

Le 20 juillet 1954, 73 jours après Dien-Bien-Phu, où le corps expéditionnaire français avait perdu 16 000 hommes, la France signait les accords de Genève, mettant fin à une guerre commencée le 23 septembre 1945, et reconnaissant « l'indépendance, la souveraineté, l'intégrité territoriale et l'unité du Vietnam ». Afin de faciliter le regroupement des troupes des deux parties, le Vietnam était provisoirement divisé en deux zones, séparées par le cours de la rivière Benhai qui suit le tracé du 17<sup>e</sup> parallèle. La zone nord fut confiée au Viet-Minh, tandis que la France conservait la responsabilité de l'application des accords de Genève dans la zone sud. Des élections générales devaient intervenir au plus tard en juillet 1956, afin de donner au Vietnam un gouvernement unifié.

Cette solution ne valait pas cher, mais elle avait le mérite de mettre fin à neuf années de tueries. Elle partageait le territoire vietnamien en deux parties à peu près égales (Sud : 170 000 km<sup>2</sup>, 14 millions d'habitants; Nord : 160 000 km<sup>2</sup>, 16 millions d'habitants).

Les Etats-Unis n'étaient pas fâchés de la défaite française, bien que les crédits américains alloués au corps expéditionnaire français aient été non négligeables. Mais cette défaite allait leur permettre de prendre pied, profondément et rapidement, au Sud-Vietnam.

Pourquoi cette hâte ? Tout simplement parce qu'en Chine Mao Tse-toung avait triomphé de Tchang Kai-shek, et que la République Populaire de Chine avait été proclamée en octobre 1949. Pour les Etats-Unis, la stratégie était claire : s'installer au Sud-Vietnam, préparer la « grande marche vers le Nord », et, de là, anéantir le régime communiste de Mao Tse-toung.

La stratégie était claire, mais elle a foiré. Les Américains n'ont jamais réussi à contrôler le Sud-Vietnam, le Nord s'est organisé, et la Chine est devenue une puissance nucléaire.

Les accords de Genève (article 19) spécifiaient : « Aucune base militaire relevant d'un Etat étranger ne pourra être établie dans les zones de regroupement des deux parties ; celles-ci veilleront à ce que les zones qui leur sont attribuées ne fassent partie d'aucune alliance militaire et à ce qu'elles ne soient pas utilisées pour la reprise des hostilités ou au service d'une politique agressive. »

Cela ne gêna pas les Américains qui mirent sur pied l'O.T.A.S.E. (Organisation du Traité de l'Asie du Sud-Est), signé à Manille le 8 septembre 1954 par la France, les U.S.A., la Grande-Bretagne, l'Australie, la Thaïlande, les Philippines et le Pakistan. L'Inde, la Birmanie, Ceylan et l'Indonésie avaient refusé de s'y associer.

L'article 4 de l'O.T.A.S.E. précise que « en cas d'agression ou d'attaque armée contre des parties ou des régions désignées, une action sera entreprise par les signataires ». Il est précisé que le terme « d'agression » comprend toutes les formes d'agression, y compris la « subversion ». Et un protocole annexe ajoute : « les Etats-Unis signataires du pacte reconnaissent que le Laos, le Cambodge et le Sud-Vietnam bénéficieront des avantages offerts par l'article 4. »

Les Américains, grâce à l'O.T.A.S.E., s'installaient ouvertement au Sud-Vietnam. Ils y sont encore. Pour combien de temps ?

## DIEM ET LES AMERICAINS

Les 21 février et 7 mars 1955, des accords d'aide économique directe, qui seront développés lors de négociations tenues du 22 au 25 juin 1955, sont signés entre le gouvernement de Ngo-Dinh-Diem et celui des Etats-Unis. Par ces accords, le Sud-Vietnam s'engage à « contribuer avec le maximum de ses possibilités en hommes, en ressources, en moyens, à maintenir ses forces de défense propres et celles du monde libre ».

Les organisations catholiques américaines apportent tout leur appui au régime catholique de Diem et financent un bon nombre d'organisations sud-vietnamiennes. Diem fait appel aux catholiques, dont 800 000 émigreront du Nord, afin de constituer une nouvelle classe dirigeante dont le programme est très significatif :

« La Société n'est belle que si elle comporte des inégalités. Les savants peuvent ainsi apprendre aux ignorants. Les riches peuvent exercer leur charité. Si toutes ces inégalités n'existaient pas, où pourrait-on trouver la charité, où serait la justice ? »

L'ordure attire l'ordure. Une fois de plus réunis, cléricaux et militaires se remplissent les poches et saignent à blanc un pays déjà très éprouvé. Pendant que Diem installe toute sa famille aux postes de responsabilité et de contrôle, les Américains se lancent dans des dépenses militaires considérables, comme la construction, en 1957, d'une autoroute reliant Saigon à Bienhoa (32 kilomètres). Cette autoroute se compose d'une bande de 100 mètres de large et de deux bandes de 950 mètres de large des deux côtés de la chaussée. Les accords de Genève contestant le droit d'établir des bases étrangères au Vietnam, les Etats-Unis investirent 70 millions de dollars dans cette autoroute afin de pouvoir, en cas de besoin, y faire décoller ou atterrir des avions, même des avions à réaction.

Pendant ce temps, la situation économique tourne à la catastrophe. Dans les campagnes, les paysans luttent contre les gros propriétaires pour conserver les terres dont ils se sont emparés lors de la lutte contre les Français. Dès 1960, les paysans s'organisent, attaquent les colonnes militaires et s'emparent d'armes et de munitions.

Dans les villes, c'est la misère. Les quartiers populaires sont cernés, quadrillés, policés. Et pourtant, malgré la puissance des interventions policières, des grèves éclatent, sévèrement réprimées. Des tribunaux d'exception organisent une féroce répression contre les mécontents. Des milliers d'opposants croupissent dans des camps de

(Suite on page 4.)

	Pages
Léo Ferré et la TV. par Suzy CHEVET .....	2
A rebrousse poil. par P. V. BERTHIER .....	4
Grèves de la Métallurgie. par MONTLUC .....	4
Revue des revues. par FORAIN .....	5
Histoire de notre journal. par Louis LOUVET .....	6
Anarchisme espagnol. par Gui SEGUR .....	6
La Commune de Marseille. par LE GROUPE DE MARSEILLE p. 8 et 9	
Pour un renouveau des recherches libertaires. par FUGLER .....	7
Espérantisme et anarchie. par LAGRANGE .....	11
Classiques de l'anarchisme. (Stephen MAC SAY) .....	11
Informations internationales .....	12
« La Bataille du Jazz ». par Jean-Louis GERARD .....	13
Propos sans égard. par Maurice LAISANT .....	13
Les disques et la radio. par J. L. STAS .....	14
« HAINES ». par M. MICHOT-LAZARSKI .....	14
La télévision. par J. EMERY .....	14
Les livres. par Maurice JOYEUX .....	15
La nouvelle émigration espagnole. par G. PELAEZ .....	16

PHOTOS :

du Viet-Nam tirée de « Peace News », p. 1.  
du Gala Louise-Michel, p. 14.  
(pendant l'entr'acte).

LE MONDE LIBERTAIRE

Rédaction - Administration  
3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>)  
VOLtaire 34-08

Compte postal Paris 11289-15

Prix de l'abonnement

France :	6 numéros .....	10,00 F
	12 numéros .....	20,00 F
Etranger :	6 numéros .....	10,60 F
	12 numéros .....	21,50 F

BULLETIN D'ABONNEMENT

à retourner 3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>)

Nom .....

Prénoms .....

Adresse .....

.....

Le directeur de la publication,  
Maurice Laisant.

Imprimerie Centrale du Croissant  
19, rue du Croissant - Paris (2<sup>e</sup>)



**D**E passage dans l'Isère où il faisait une tournée de conférences sous l'égide de la Libre-Pensée, notre camarade Charles-Auguste Bontemps a été l'invité de l'Institut d'études politiques de Grenoble, le jeudi 1<sup>er</sup> avril. Le thème de cette réunion était : « L'anarchisme au XX<sup>e</sup> siècle. » Elle a permis aux professeurs et aux étudiants de se familiariser avec la pensée libertaire et de l'apprécier à sa juste valeur. Composé de gens venus des horizons politiques les plus divers (de l'extrême-droite à l'extrême-gauche), l'auditoire a suivi avec beaucoup d'intérêt l'exposé de notre ami Ch.-Aug. Bontemps.

Après avoir brièvement retracé l'histoire du mouvement libertaire, il entreprit de définir l'anarchisme et de le situer dans l'éventail des idées. Il mit en relief ses trois principales caractéristiques (le fédéralisme, le mutualisme, la notion des contrats collectifs) et les commenta. Il signala ensuite les points communs et les divergences qui existent entre l'anarchisme et le marxisme. Selon lui, la différence fondamentale entre ces deux courants peut se résumer ainsi : « Les marxistes estiment que l'Homme doit être au service de la Société; les anarchistes, eux, pensent que la Société doit être au service de l'Homme. » Partant de là, l'orateur exposa sa conception personnelle d'un individualisme social. Essentiellement morale, elle est le fondement d'un nouvel humanisme et non pas d'un programme politique. D'après Ch.-Aug. Bontemps, « l'anarchiste ne peut être qu'une exception. Il ne récolte pas. Il ne fait que semer. Il éprouve la joie du créateur et non pas celle du consommateur ». Etre intégralement soi, telle est sa règle.

Au terme de ce brillant exposé, de nombreuses questions furent posées à l'auteur de « L'Anarchisme et le Réel ». Un très intéressant dialogue s'engagea alors. Dans l'ensemble, l'auditoire manifesta une sympathie certaine pour les idées libertaires. Il conviendrait donc de multiplier à l'avenir les contacts avec l'extérieur, surtout auprès de la jeunesse.

Roland LEWIN.

## A TRAVERS LES REVUES

### ■ LA NEF

Consacre son numéro (22 avril-juillet) à « L'homme dans les villes ». La construction des villes (des banlieues) nouvelles y est abordée sous les angles les plus divers : urbanisme, architecture, hygiène, financement, terrain à bâtir, etc. Un problème essentiel réapparaît sans cesse, l'adaptation du résident aux grands ensembles qu'on lui destine, ou plus exactement l'inadaptation des cités nouvelles à leur habitant.

L'insuffisance de l'équipement public, commercial, socio-culturel, qui empêche la création d'activités communes, la morne laideur des sites choisis et la monotonie architecturale sont incriminées par Paul Granel. Pierre Dufau (« Ce dont l'homme a besoin ») insiste sur le rôle nocif de la ségrégation entre catégories de revenu, entre générations. Il souligne aussi que les architectes n'arrivent pas à concevoir de façon satisfaisante le logement du plus grand nombre, les hôpitaux, la rue, les centres de loisirs, parce qu'on ne leur fournit aucun programme cohérent. « Notre façon de penser le monde nouveau est encore balbutiante, et nous ne savons pas pour quel genre d'homme nous devons construire. » Relevant à son tour l'importance du site naturel, il préconise « une ville amusante, pleine de contrastes et de couleurs, en variant les échelles et les atmosphères ». « La rue, pour jouer son rôle, doit signifier l'aventure. » Reste à savoir quelle forme prendrait l'aventure : les allusions aux péripatéticiennes (avec humour) et aux écoles de parachutage (sans humour, hélas!) peuvent laisser sceptique ou inquiet.

Marc Le Caisne (« Un prodigieux ennui ») regrette lui aussi dans « ces agglomérats d'habitation qui conditionnent la vie mais ne l'expriment pas » l'absence de « cette grande pul-

sation interne, cruelle, violente, qui agite les villes de l'intérieur ». Curieux rapprochement qui, sous l'intention de provocation, exprime au moins le manque d'imagination, il évoque, lui encore, les maisons closes... C'est cependant un des textes les plus intéressants, qui semble emprunter, en les déformant, quelques idées à l'« urbanisme unitaire » des situationnistes : « Nous devons éviter que la ville ne soit un entrepôt bien organisé. Elle doit tendre à redevenir ce pour quoi elle est inconsciemment faite : un théâtre. Réalisons les choses d'une manière telle que les hommes ne soient plus en condition de subir, mais en situation de jouer. (...) Qui dit « acteur » pense changement de décor, progression et transformation de la situation ». « Tenter de donner à la ville ce qu'elle avait de si particulier : sa perpétuelle transformation. »

Quant à l'architecture proprement dite, Michel Ragon accuse le retard d'un demi-siècle qu'elle a pris en France et imagine ce que pourraient être les villes nouvelles en 1985. Sans illusions d'ailleurs, et situant du coup le vrai problème : « sauf modification radicale des structures de notre société et de notre économie, je serai enclin personnellement au pessimisme. » Dans l'ensemble cependant aucune de ces études, qui reprennent les critiques courantes faites à l'« urbanisme » actuel, ne dépasse vraiment les regrets d'ordre esthétique, le souci de « l'intégration au troupeau » et du rendement du producteur travaillant mieux parce que vivant plus confortablement. (En kiosque et librairie, 6,90 F.)

### ■ SOCIALISME OU BARBARIE (N° 39)

Publie un chapitre du dernier ouvrage d'Edgar Morin, « Introduction

à une politique de l'homme ». Paul Cardan (« Marxisme et théorie révolutionnaire ») continue son suspense, remettant de numéro en numéro la fin de son étude. On pourra retenir cette fois-ci ses idées sur la notion d'autonomie, mais ses considérations sur le symbolique et l'imaginaire, tels du moins qu'il les envisage, ne semblent pas faire beaucoup progresser sa conception d'une nouvelle théorie de l'action révolutionnaire. Dans la rubrique documents, voir la traduction d'une brochure anglaise sur « la bataille de l'université de Berkeley ». (16, rue Henri-Bocquillon, Paris (15<sup>e</sup>), 4 F (\*).

### ■ NOIR ET ROUGE

Le numéro 29 reprend la question des élections : Manifestation de la souveraineté populaire ? les positions de Lénine, de la Franc-maçonnerie, de la CNT, Proudhon et le parlementarisme, anarchistes électionnistes (un texte de Malatesta, daté de 1924). Une information commentée sur l'Organisation générale des consommateurs (ORGECO) et des réflexions sur un voyage en Pologne complètent le sommaire. (Lagant, B.P. 113, Paris (18<sup>e</sup>), 1,70 F (\*).

### ■ PARTI-PRIS

Nous avons reçu cette revue canadienne, laïque, socialiste, et militant pour la « décolonisation » du Québec. La livraison de mars donne une image plutôt sombre de la situation de l'enseignement au Canada français, soumis à une constante pression cléricale. Un exposé intéressant est par ailleurs consacré à l'Angola, dans sa quatrième année de lutte pour l'indépendance. (3774, rue St-Denis, Montreal, Québec).

R. F.

(\*) En vente à notre service de librairie.

## ALBERT CAMUS ET L'HOMME RÉVOLTÉ

**M**ALGRE Belphégor à la télé (l'actuel film du peuple), malgré E. Macias au Palais des Sports, de nombreux jeunes gens étaient venus écouter notre camarade Joyeux nous parler d'Albert Camus. Sa causerie plus qu'intéressante est un modèle de démystification : oui A. Camus était devenu libertaire. C'est sur cette évidence que notre camarade a bâti toute son argumentation et il la développe d'une

façon magistrale — plus en « force » qu'à la manière du conférencier traditionnel. Il passe en revue les idées maîtresses de l'écrivain et ses prises de position dans le social, développant l'absurde et son débouché la révolte — thèmes chers à Camus. Notre propagande aura été bien servie.

LE GROUPE DE TOULOUSE.

## UNE RÉALISATION LIBERTAIRE :

# LA COMMUNAUTÉ MARIA-LUISA BERNERI

**D**ANS les cliniques et les hôpitaux italiens, des religieuses assurent la direction du personnel et souvent font office d'infirmières. Un abbé passe une ou deux fois par jour dans les dortoirs, parle aux malades, leur dit et fait dire des prières pour leur salut.

Dans les prisons pour femmes, des religieuses occupent des postes à tous les échelons.

Au programme des écoles primaires et secondaires, la religion figure au même titre que les lettres ou les sciences et un frère ou un curé vient faire son heure de religion comme n'importe quel professeur.

Aux périodes de crise, où le chômage sévissait, il était fort prudent (bien que non officiel) de présenter un billet du curé pour décrocher une place.

L'Eglise a envahi la vie sociale et même la vie privée des Italiens, ralentissant tout progrès. Il en est de même des colonies de vacances : la charité en échange de la soumission, l'obéissance aux prières et les menaces de l'enfer lui sont un excellent moyen de resserrer son emprise sur les jeunes.

En 1951, réagir paraissait charger les moulins à vent, mais la veuve de Camillo Berneri (notre camarade italien assassiné en Espagne en 1937) voulut tout de même tenter quelque chose.

Avec Zaccaria, elle décida d'accueillir pour les vacances des enfants de camarades sur un terrain lui appartenant, près de Naples, à Sorrento.

Giovanna fit appel aux camarades italiens, qui répondirent par l'envoi de fonds ou par leur collaboration physique et, peu après, deux séjours d'un mois permirent à une trentaine d'enfants de passer des vacances saines.

En 1960, la communauté fut transférée à Carrara, dans une maisonnette entourée de 3 000 m<sup>2</sup> de pinède, tout près de la mer.

Avec le vieux camarade Stefano Vatteroni, mort très récemment, et entourée d'autres bonnes volontés, Giovanna poursuivit l'entreprise commencée à Sorrento.

A partir de 1960, plusieurs municipalités organisèrent des colonies à la mer ou à la montagne. Les camarades ne seraient donc plus réduits à confier leurs enfants à des organisations religieuses. Fallait-il pour autant abandonner l'initiative de Carrara ?

### Autre chose qu'une colonie de vacances

Certains d'entre nous savent ce que peut être une colonie de vacances, même laïque, avec tout ce que cela comporte de discipline mal comprise et d'embrigadement.

La communauté M.-L. Berneri est gérée par des anarchistes qui, dans la mesure de leurs moyens, appliquent leurs principes en dehors de toute mainmise de l'Etat.

L'enfant n'a pas d'uniforme, ne se met pas en rang, mange à la même table que les éducateurs et tout le personnel et n'est jamais traité de haut.

Il arrive généralement avec de l'argent de poche, mais se trouve toujours d'accord pour mettre son bien en commun. Ainsi, tous peuvent se procurer des friandises et les menus objets qui leur font plaisir.

Le séjour est entièrement gratuit, ce qui permet à n'importe quel camarade d'y envoyer ses enfants; cependant, la communauté ne reçoit aucune subvention officielle et est financée par les militants et sympathisants, par l'envoi de fonds, de denrées alimentaires, de produits d'entretien pour l'usage de la collectivité et de vêtements répartis suivant les besoins. (1)

Quant aux principes d'éducation, voici la traduction des paroles de Stefano Vatteroni, parues dans *Volonté*, à l'occasion du compte rendu de 1962.

« Que dire du point de vue moral et éducatif des enfants ? Laissons à d'autres la pédagogie, la psychologie ; ne nous mettons pas à faire les professeurs ou les maîtres, laissons-nous guider par le bon sens, par l'amour et la compréhension. Ne nous attendons pas à de grandes choses, mais à ce que les enfants restent un mois à la mer, au soleil, et qu'ils apprennent à vivre en pleine liberté, solidarité et fraternité, entre eux et avec les adultes, sans hisser de drapeau, sans religion, sans jouets guerriers, sans trompette ni sifflet qui sentent l'éducation militaire. Nous aurons accompli notre dessein d'anarchistes en tentant d'initier les enfants à une vie d'hommes libres, sans préjugés ni vulgaires croyances. »

### Goûter à la liberté

Dans la pratique, garçons et filles de 6 à 12 ans ont la possibilité de choisir leurs jeux, de se promener dans la pinède, de lire ou de se reposer dans les chambres ou dans la salle commune.

# L'ANARCHISME ESPAGNOL

par Gui SÉGUR

« El anarquismo es la mas  
TYPE 60 - from 0 to 6000 m.  
humano. »

SALVADOR SEGUI.

## X - LA MORT DE PI Y MARGALL

### I. LA MORT DE PI Y MARGALL.

Au début de ce siècle, nous retrouvons à Madrid, l'omniprésent Fermín Salvochea. Il habite deux petites pièces que lui a cédées un ménage ouvrier, au dernier étage d'une maison de la calle de Zorrilla. Il a alors 57 ans, et vit des maigres revenus que lui procurent quelques traductions et sa collaboration à divers journaux : « El Liberal », « El Heraldo de Madrid » et « El País ». Vallina, qui était arrivé dans la capitale, en septembre 1899, nous le décrit vêtu de son éternel costume gris, et coiffé d'un feutre noir, dont l'aile retombe sur le devant, pour protéger ses yeux du soleil. Il suit un régime alimentaire fort strict, composé de fromages et de fruits, auxquels il ajoute parfois de la viande crue. Le soir, en compagnie de quelques compagnons, il se joint aux divers groupes politiques qui discutent, jusqu'à une heure avancée de la nuit, sur les trottoirs de la Puerta del Sol. Ou bien, il rejoint le centre fédéral « del Horno de la Mata », qui est le siège de multiples sociétés ouvrières, telles « El Porvenir del Trabajo » des maçons, « La Locomotora Invencible » des ouvriers du rail, « La Botina de Oro » des cordonniers, etc. Là, il retrouve ses amis Eduardo Benot, Estévez, F. Jaime, Palma et le boulanger Figueroa.

Madrid présente l'extraordinaire visage d'une ville où des hommes courageux mènent de front le combat pour l'émancipation intellectuelle et la libération sociale des travailleurs. Chaque idée est une bombe. Chaque livre nouveau est passionnément commenté. Un peuple affamé s'éveille du long sommeil hypnotique de la religion. Une pléiade admirable de penseurs, d'essayistes, de romanciers concourent à la démystification d'une certaine aventure espagnole : Juan Valera (1828-1905), José Maía de Pereda (1833-1906), Benito Pérez Galdós (1843-1920), Leopoldo Alas « Clarín » (1852-1901), Vicente Blasco Ibañez (1867-1928), etc. Cependant, c'est incontestablement la « generación del 98 » qui posera le problème de « la regeneración de España » (avec ses multiples prolongements philosophiques et sociaux) avec la plus grande rigueur, et la plus profonde lucidité. Angel Gani-vet, « Azorin », Miguel de Unamuno, Pio Baroja (profondément individualiste et anarchisant) ouvrent magistralement le siècle.

C'est dans ce tourbillon que Francisco Pi y Margall, penseur libertaire

et fondateur du Parti Fédéral, meurt le 29 novembre 1901. Après avoir donné une conférence à « La Casa de los Estudiantes », il avait quitté la salle très tard, la discussion s'étant prolongée. La nuit était froide Pi y Margall se sentit malade, il s'agissait d'une broncho-pneumonie. La nuit même de sa mort, les anarchistes madrilènes se réunissent pour décider de l'attitude qui devra être adoptée lors des obsèques. De son côté, le gouvernement, présidé par Sagasta (qui avait succédé à Azcárraga), craignant des manifestations, a décidé que le cortège ne passerait pas par le centre de la ville, mais que, depuis le quartier de Salamanca, il se dirigerait directement vers le cimetière civil (à l'est de la ville). Salvochea, Vallina, Federico Urales, Pedro Corominas décident de dévier le cortège de l'itinéraire officiel. Salvochea conclut : « contre la volonté des autorités, nous conduirons le corps de Pi y Margall à la Puerta del Sol, et de là vers les quartiers populaires, où nous entraînerons le peuple. L'hommage peut devenir explosif ». A l'aube du jour des obsèques, les militants anarchistes se rendent à la maison mortuaire, où déjà attend une foule immense. Vallina rapporte qu'il n'avait jamais vu une telle multitude, sinon peut-être à l'enterrement de Louise Michel. Des libertaires sont désignés pour porter le cercueil. Lorsque le convoi parvient place de Cibeles, les ouvriers qui portent le corps, au lieu de se diriger vers le cimetière de l'Est, s'engagent dans la calle de Alcalá, en direction de la Puerta del Sol; la police, devant l'attitude ferme de la foule, ne tente nullement de s'opposer. Mais, à la Puerta del Sol, la confusion devient intense, les anarchistes ne peuvent diriger le cortège vers les quartiers populaires, et celui-ci s'engage dans la Carrera de San Jerónimo, vers le cimetière. Lorsque le cortège passe devant le Congrès, les députés sortent pour regarder défilé la foule qui leur crie des injures. A la nuit tombante, devant une multitude muette, Francisco Pi y Margall est mis en terre. Un ouvrier ébéniste, Fermín Palacios, brise le silence en criant : « Viva la Anarquía ! », l'assistance lui fait écho.

### LA GREVE GENERALE DE 1902

Ce début de siècle voit apparaître en Espagne deux formes nouvelles d'action anarchiste, l'éducation avec Francisco Ferrer, et la grève générale qui, sous l'influence du syndicalisme, a remplacé l'attentat terro-

riste. Voyons, brièvement, quel fut le cheminement de cette nouvelle théorie révolutionnaire : la grève générale. Un an après le Congrès d'Amiens (1906), un congrès anarchiste se réunira à Amsterdam, et sur proposition de Malatesta, qui avait été l'ennemi déclaré du syndicalisme, adoptera le syndicalisme révolutionnaire. Si l'on doit l'idée de la grève générale aux chartistes, c'est au congrès de Verviers (avril 1873), organisé par la fédération belge de l'Internationale bakouniniste, que fut exposée pour la première fois cette théorie, présentée comme le seul moyen de déclencher la révolution sociale. La grève qui eut lieu en Espagne, à Alcoy, province de Valence, quelques mois plus tard, fut une application de ce principe. Puis, cette idée disparut, pour renaître dans les dernières années du siècle, avec la montée du syndicalisme révolutionnaire en France.

Un grand nombre d'anarchistes espagnols sont, en 1902, déjà préparés au syndicalisme révolutionnaire. Dans la province de Málaga, une femme, Belén Sarraga avait créé une association qui groupait 2 000 femmes, issues du prolétariat agricole, partout existaient des groupements de relative importance. La grève générale est déclenchée à Barcelone en février 1902. Ce mouvement provoque un grand espoir parmi les ouvriers révolutionnaires de Madrid, qui décident d'appuyer leurs camarades catalans. Une réunion de toutes les sociétés, non dominées par les socialistes, est organisée au Casino Fédéral « del Horno de la Mata ». Ces délégués ne représentent pas un grand nombre d'affiliés, si l'on compare ceux-ci aux ouvriers inscrits à l'U.G.T. La grève générale est décidée à l'unanimité, et l'on propose d'inviter les socialistes à soutenir le mouvement. Une commission se rend à la centrale ougétiste. Elle est reçue par l'un des dirigeants, Francisco Largo Caballero. Celui-ci repousse la proposition. Les socialistes ne participeront pas à la grève. Le lendemain soir, un tract est rédigé par les libertaires et imprimé par un ouvrier typographe, Antonio Apolo. Il appelle les militants madrilènes à la grève de solidarité avec les travailleurs de Barcelone. Au petit jour, les tracts sont distribués, place de Bilbao, aux groupes qui doivent les diffuser. Mais une pluie tenace vaincra l'obstination de ces hommes, les rues demeureront désespérément vides.

Pendant la grève générale de Barcelone, un congrès local est réuni

à Madrid, au théâtre Barbieri. Il se propose de réorganiser l'ancienne « Federación de Trabajadores de la Región Española ». A ce congrès assistent les délégués des diverses régions. Après plusieurs jours de discussion, la Fédération est constituée, comprenant un nombre respectable d'affiliés. Azcárate informe le congrès qu'il a appris que les délégués andalous vont être arrêtés, ce qui permet aux camarades José Torralba, de Jerez de la Frontera, Antonio Ojeda et Francisco Sola de Séville, d'échapper à la détention. Un ouvrier catalan, Francisco Soler, qui avait été élu secrétaire de la F.T.R.E., est appréhendé, jugé et condamné à 8 ans de travaux forcés. Son arrestation arbitraire est l'occasion pour les libertaires de réaliser un pamphlet dans « l'Espagne Inquisitoriale », que publient les anarchistes espagnols exilés à Paris. Alors que les socialistes, protégés par les gouvernants, s'expriment en toute quiétude, les anarchistes sont poursuivis, et une brigade spéciale de police est créée pour poursuivre les propagandistes de l'Idée.

A cette époque, Salvochea, qui travaille à la rédaction de « El Heraldo de Madrid », écrit à Tarrida del Mar-mol, qui est à Londres, pour que celui-ci consulte Kropotkine sur l'opportunité d'une grève générale révolutionnaire dans le monde entier, à l'occasion du 1<sup>er</sup> mai 1902. Tarrida répond que Kropotkine pense que le moment n'est pas encore venu. Salvochea dira à Vallina : « Pierre est mieux informé que nous. Attendons. »

Cette grève générale de 1902 a soulevé un grand enthousiasme parmi les travailleurs espagnols, enthousiasme qui touche au délire en Andalousie. En Catalogne, une fédération connue sous le nom de « Solidaridad Obrera » est formée à Barcelone se constituera en Fédération Régionale, et au mois d'octobre de cette même année, apparaîtra l'hebdomadaire « Solidaridad Obrera ». Il sera rédigé par José Prat et Anselmo Lorenzo. En 1908, cette fédération tiendra son premier congrès.

Mais revenons en 1902. A seize ans, Alphonse XIII prête serment devant les Cortes : « Je jure, devant Dieu et sur les Saints Evangiles, de veiller à la Constitution et aux lois » (art. 45 de la Constitution de 1876). Sagasta présente la démission de son gouvernement, Francisco Silvela (1902-1905) lui succède.

## Les origines de notre journal (IV) par L. LOUVET

DE 1892, année où s'ouvre la période terroriste anarchiste, jusqu'au début de 1894, époque où la presse libertaire dut cesser toute activité, ployant sous les coups de la répression et menacée dans son existence même par les lois scélérates, les prisons et les bagnes s'emplirent de compagnons qui, par fournées entières, étaient déferés aux cours d'assises, qui prononçaient de lourdes condamnations.

Tous les quotidiens avaient institué une rubrique *Les Anarchistes*, où s'étaient chaque jour des récits plus ou moins tendancieux, propres à indigner les citoyens « honnêtes » et destinés à représenter les théories anarchistes comme un retour pur et simple à la barbarie et leurs adeptes comme de vulgaires criminels. Cette campagne, supérieurement orchestrée, inspirée par la peur, dura près de trois années et eut pour conséquence de dresser contre des doctrines, peu connues et surtout mal connues du grand public, la quasi-unanimité de l'opinion publique et jusqu'aux socialistes, qui craignaient de voir englober leur propre propagande, leurs chefs d'école et leurs militants dans les représailles policières.

Par contre, l'action anarchiste violente polarisa toutes sortes d'hommes énergiques qui se fussent tenus probablement en dehors du mouvement en toutes autres circonstances. C'est parmi ces hommes, souvent mal préparés à la lutte, pleins d'abnégation, mais d'une folle imprudence, que le pouvoir lâcha ses provocateurs d'abord, ses sbires ensuite. A ceux-ci s'ajoutaient de simples mécontents, sans idées politiques précises, parfois simplement en ribote qui, pour un « Vive l'anarchie ! »

intempestif et sans signification réelle, se voyaient gratifiés par les tribunaux d'années de prison et se retrouvaient derrière des grilles.

Cet acharnement à réprimer inconsidérément, propre à la gent policière et à une magistrature apte à appliquer sans ménagement des textes d'exception, eut certainement des conséquences fâcheuses pour les prisonniers qui affluaient dans les centrales pénitentiaires, quoique l'on ait peu de renseignements précis sur cette période dramatique; par contre, on sait parfaitement les suites tragiques que les événements provoquèrent au bagne de Cayenne, et même à Nouméa, lorsque les transportés anarchistes, très nombreux, furent confiés à des gardes-chiourme alcooliques et sans pitié.

On ne le sut pas tout de suite; mais, comme toujours, la vérité filtra peu à peu et c'est avec stupeur que les milieux d'extrême gauche apprirent l'horrible drame qui se déroula les 22 et 23 octobre 1894, à l'île Saint-Joseph.

Qui, de nos jours, se soucie de ce que fut le bagne qui, à 7 000 kilomètres des côtes françaises, accueillait les condamnés des cours d'assises de la métropole et de ses colonies. Il n'y a pourtant que peu de temps qu'il a disparu. Des journalistes comme Jacques Dhur et Albert Londres ont fait sur lui des reportages bouleversants. D'anciens forçats l'ont dénoncé, ont décrit les tortures qu'ils y ont subi, la lâcheté générale qui y régnait. Parmi eux, les mémoires les plus précis, les plus circonstanciés, les plus objectifs sont, sans conteste, ceux que nous a laissés Léard-Courtois, anarchiste condamné à cinq ans de travaux forcés pour avoir usé d'un nom qui n'était pas le sien, le 16 novembre de cette

néfaste année 1894. Ce qui donne un aperçu de la férocité des juges d'alors, l'acte de l'accusé n'ayant porté préjudice à personne et les circonstances atténuantes ayant été refusées par le jury.

*Souvenirs du bagne*, relation détaillée des souffrances endurées par Liard, dit Courtois, dans l'enfer guyanais, de celles de ses compagnons de misère, de la conduite admirable de ses camarades anarchistes, de l'inhumanité de l'Administration et de ses séides, de la canaillerie des délateurs ou mouchards de toutes sortes, est un livre tellement rare, que possèdent seulement quelques vieux militants, dont la plupart des bibliothèques publiques sont démunies, que les bouquinistes ignorent, que je crois utile de m'en inspirer et même d'en donner des extraits suggestifs.

Liard-Courtois ayant été condamné ne traîne guère dans les prisons de France. Son destin l'amena rapidement au dépôt de Saint-Martin-de-Ré, antichambre du bagne. Déjà, lors des formalités odieuses qui attendent les condamnés, dont la mise aux fers, sa qualité d'anarchiste le désignait à la hargne des surveillants. Ces premières brimades l'incitèrent à demander une entrevue au directeur du dépôt. S'il ne put aller à celui-ci, ce dernier vint à lui, botté, éperonné, une cravache à la main.

— Ah ! c'est vous, l'anarchiste, le révolutionnaire ! Eh bien ! vous savez, ici, mon garçon, pas de révolution possible ! Et si vous voulez faire le malin, on vous domptera ! furent les premiers mots du charmant fonctionnaire, qui fit siffler sa cravache pour ponctuer la menace.

# La gestion ouvrière

DANS un premier article, j'ai volontairement posé le problème de la gestion ouvrière en écartant résolument toutes les difficultés techniques qu'il nous faudra résoudre lorsque nous construirons une économie gestionnaire, égalitaire et libertaire. J'ai voulu m'en tenir à ce préalable : (indispensable avant toute mise en chantier d'une transformation sociale qui rompt avec le passé), la nécessité d'obtenir l'accord, passif ou enthousiaste, des masses concernées par cette transformation. Et j'ai indiqué que, pour obtenir cet accord, il n'existait que trois moyens : la propagande, l'éducation, la pression révolutionnaire.

Mais avant même d'examiner ces moyens, il nous faut comprendre qu'il n'existe pas de formule parfaite et que notre choix sera un choix entre des inconvénients. Par conséquent il est parfaitement inutile de remâcher les inconvénients des formules qui nous déplaisent et d'exalter les avantages des formules qui nous plaisent. Ce qu'il faut c'est comparer les moyens dont nous disposons en laissant au vestiaire toute sentimentalité humanitaire, la gestion économique étant chose sérieuse et précise qui sort des vues de l'esprit pour rentrer dans le concret.

Enfin, à l'heure du choix, il nous faudra nous souvenir que les masses, comme les hommes qui les composent, existent, qu'elles sont le reflet d'une civilisation et d'une morale qui les conditionnent et que ce choix du moyen qui nous permettra d'obtenir leur accord devra tenir compte de la psychologie de ces hommes et de ces masses.

## REFLEXIONS SUR LES HOMMES DE NOTRE TEMPS

Comprendre les désirs de l'homme de notre temps n'est pas chose facile, lorsqu'on refuse de lui prêter les vertus ou les vices qui cadreraient étroitement avec nos désirs et notre proposition anarchiste. Disons que les hommes se divisent en deux catégories. Les uns, moins nombreux désirent quelque chose de précis et la réalisation de ce désir suffit à alimenter leur sensibilité et à justifier leur présence. Parmi cette minorité, une minorité est anarchiste ou influencée consciemment ou non, par des thèmes qui ont été secrétés par la pensée libertaire. Les autres qui composent l'immense majorité de la population sont disponibles et c'est à ces hommes disponibles que nous proposons la gestion ouvrière. Il va falloir les convaincre que cette proposition est conforme à leur intérêt, qu'elle résoudra leurs difficultés économiques et qu'elle est également conforme à la justice comme à un certain nombre de vertus abstraites mal définies et mal délimitées, ce qui créera chez eux l'élan émotionnel indispensable aux mutations rationnelles.

Ces hommes disponibles ont, eux, des désirs à court terme qui s'inscrivent à l'intérieur des structures sociales économiques qui sont les nôtres. Ils désirent gagner mieux leur vie, travailler moins. La responsabilité les importune lorsqu'elle n'est pas librement choisie par eux et conçue comme un loisir. On trouve très facilement parmi eux les cadres des sociétés sportives, culturelles, folkloriques de tous genres et très rarement des cadres pour la responsabilité économique à moins que cette dernière ne soit justifiée par un haut salaire. Cet aspect d'ailleurs n'est pas simplement négatif et le goût pour la responsabilité choisie et exercée comme un loisir peut être positif s'il est correctement interprété. Enfin ces hommes veulent conserver le droit de rêver aux coups de chance qui les projetera parmi les grands de ce monde, grâce à des qualités qu'eux seuls soupçonnaient.

Ces hommes, dont je viens de tracer quelques gros traits que le lecteur complètera, il nous faut soit la rallier soit

les neutraliser. Or, à travers la gestion ouvrière, que leur demandons-nous en échange de cette structure économique et l'égalité économique. Nous remettons en cause les valeurs morales qui justifient leur comportement. Nous leur demandons de sortir d'un milieu dont ils épousent tous les contours pour se projeter dans un autre où ils devront bâtir une morale du comportement différente de celle qui les imprègne depuis leur naissance. Nous leur disons que c'est leur intérêt et alors tout naturellement ils mesureront cet intérêt à l'effort qui sera exigé d'eux. Mais nous leur disons aussi que notre solution supprimera l'aliénation et les rétablira dans leur dignité écrasée par la société divisée en classes et c'est finalement là, dans cette sphère inconnue que Camus définissait comme étant la conscience, que se jouera l'avenir de l'économie égalitaire.

Pour décider les hommes à sortir de leur passivité actuelle et à jouer un rôle déterminant, je disais plus haut que le mouvement révolutionnaire avait trois moyens. Examinons donc très brièvement et sans entrer dans le détail les aspects positif et négatif de ces moyens.

## L'EDUCATION

Nous tenons là la solution idéale et avant nous des dizaines de générations l'ont proclamé, l'éducation du peuple permettra la transformation économique, l'abolition des classes, la naissance de la cité du Soleil. Apprendre la vérité aux hommes qui, à leur tour, transmettront à d'autres leur savoir, c'était marcher vers la solution du problème ayant pour soi bonne conscience, dans le confort intellectuel. On pouvait alors rejeter le meurtre, la compromission, le pas en arrière, on tenait le fil qui, se déroulant sans à-coups, conduirait à la prise de conscience de l'humanité. En vérité, les événements ne se déroulent pas avec cette sérénité olympienne qui eût permis au mouvement ouvrier de rester net des éclaboussures que les convulsions sociales font jaillir et qui maculent les hommes voués à la libération sociale.

En vérité, il n'existe pas qu'une éducation, la nôtre, mais des éducations qui se proposent au choix des hommes. Souvent établies sur des valeurs identiques, elles proposent des choix différents. Souvent leur complexité échappe à l'entendement de l'homme moyen. Dans le meilleur des cas, l'éducation eût été la solution, dans la mesure où seule notre éducation eût été proposée, et à des cerveaux neufs plus portés à apprendre qu'à discuter. L'éducation eût alors revêtu le caractère de la science et été acceptée comme une vérité indiscutable. Nous n'en sommes pas là. Et d'ailleurs, un phénomène nouveau nous est révélé par la réflexion. C'est la rupture qui se produit dans le processus évolutif de l'éducation, à chaque génération, la jeunesse qui accepte l'acquis scientifique pour le porter plus loin et qui eût peut-être accepté l'acquis économique, social et métaphysique s'il eût revêtu la même rigueur que la science conteste ou tout au moins discute : l'apport éducatif de la génération précédente (et je crois en avoir déjà parlé dans notre journal), ce qui pose à l'éducation la nécessité de résoudre ses problèmes dans la limite de la génération qui l'a choisie comme moyen d'évolution sociale.

Les limites de l'éducation tiennent justement à la diversité. Mais malgré ses limites il est certain que l'éducation reste le moyen qui satisfait le mieux l'esprit.

## LA PROPAGANDE

Les esprits réalistes, même s'ils n'en saisissent pas immédiatement les limites, compriront rapidement que l'éducation

nécessitait un long cheminement et en attendant ils mirent leurs rêves en formules simples et les propagèrent. Ce fut la propagande !

Mais lorsqu'on touche au problème de gestion, les formules simples ne sont plus de mise. La difficulté de la gestion réside en une formule claire. **Ceux qui ont intérêt à cette gestion ouvrière n'ont pas de connaissances suffisantes pour l'assurer. Ceux qui ont des connaissances suffisantes n'ont pas intérêt à cette gestion.** Et mieux, lorsque certains qui ont intérêt acquièrent ces connaissances, ils prennent alors conscience que leur intérêt a changé, ils abandonnent leur classe et rejoignent la classe des exploités. Et alors la question se pose, à défaut d'éducation, la propagande va-t-elle nous permettre de convaincre les cadres économiques, les ingénieurs, les administrateurs, les techniciens, qu'à défaut de leur avantage, la justice leur commande de mettre leur savoir à la disposition du monde du travail qui a pris en main la charge de l'économie ? Poser la question c'est hélas y répondre ! Les hommes voient d'abord leur intérêt immédiat et les travailleurs, comme les autres hommes, bien sûr, mais les travailleurs, eux, ont intérêt au changement et ils sont les seuls.

Je sais, il y a dans l'histoire, la nuit du quatre Août, et, cette nuit-là, une partie, je dis bien une partie seulement, de la noblesse déposa ses privilèges sur l'autel de la patrie. Mais auparavant il s'était passé un événement. Les sans-culottes avaient pris la Bastille. Nous rentrons dans le vif du sujet !

## LA VIOLENCE REVOLUTIONNAIRE

L'étude des révolutions nous apprend à la fois la puissance et la limite de la violence révolutionnaire. C'est la violence révolutionnaire qui jette par terre les régimes d'opresseurs. C'est la violence révolutionnaire qui, parfois ternit la pureté de l'idéal de libération sociale. L'homme né de la secousse révolutionnaire est souvent un homme inemployable lorsque l'heure de la construction a sonné. Pour lui, le moyen remplace le but. L'aventure révolutionnaire, avec son caractère exaltant, lui masque les tâches humbles mais essentielles de l'organisation de l'économie. Le Césarisme guette l'homme révolutionnaire placé en face de responsabilités qui lui semblent insurmontables. Dans les journées de juillet, Bonaparte est en puissance comme l'est également Staline en octobre 1917. Enfin la violence révolutionnaire crée une réaction qui souvent remet en cause les conquêtes du peuple. La violence révolutionnaire, antithèse de l'éducation, touche aux principes qu'elle garantit, mais elle possède incontestablement une efficacité qui manque à l'éducation.

J'ai essayé de poser le problème préliminaire à la gestion ouvrière proprement dite de façon claire et simple, en laissant de côté et pour d'autres études les problèmes techniques qu'il nous faudra résoudre et dont dépendront la réussite ou l'échec d'une expérience gestionnaire. Je me suis efforcé de situer la psychologie élémentaire de l'homme moyen. J'ai tenté, de façon schématique, de faire ressortir les avantages et les inconvénients des trois moyens à notre disposition pour assurer, soit l'accord, soit la neutralité des masses salariées. Ces éléments que chacun peut amplifier ou préciser, doivent nous permettre de donner à cette formule un contenu qui puisse accrocher l'homme, qui la rende claire et assimilable.

C'est ce que pour ma part je tenterai de faire le mois prochain dans un nouvel article.

Cette attitude indique suffisamment l'ambiance qui régnait et de l'accueil qu'on pouvait attendre dans ces lieux rébarbatifs, lorsque l'on professait des idées que n'admettait plus la loi. Lorsque Liard-Courtois arriva à l'île Saint-Joseph, lieu de débarquement, les événements qu'il devait relater s'étaient déroulés depuis plusieurs mois, mais il en eut le récit fidèle par plusieurs témoins oculaires, parmi les quelque quarante à cinquante rescapés de la sauvage tuerie.

Tout au début de l'affaire, il y a des lettres clandestines envoyées du bagne à leurs familles par des condamnés. Des fragments de ces lettres furent publiés par le journal *L'Eclair* — qui n'était pas une feuille d'avant-garde — qui dénonçaient les exactions dont étaient victimes les anarchistes de la part de leurs gardiens :

« Pourquoi nous traite-t-on plus mal que les autres ? Le commandant à qui nous l'avons demandé nous a répondu que nous sommes dangereux, parce que nous sommes anarchistes. Nous ne comprenons pas pourquoi nous sommes plus dangereux que ceux qui ont volé, tué des enfants, coupé des femmes en morceaux, etc. Est-ce parce que nous ne voulons pas jouer le rôle de moutons ? », écrivaient les compagnons.

Dénoncer le manque de soins aux malades, les brimades continuelles, la privation de correspondance, des tortures révoltantes, tel était, en gros, l'objet de cette publication, qui provoqua la colère des gens visés et les incita aux idées de vengeance. Des incidents qui, à l'accoutumée, eussent été considérés comme habituels, prirent aussitôt de l'importance. La sévérité s'accrut et, ainsi que le souligne Liard-Courtois, « la haute administration, qui s'était agrippée aux attaques qu'on ne lui avait pas ménagées, toléra, si elle ne les conseilla pas, les actes criminels du bas personnel ». Car les revolvers se mirent de la partie.

Les surveillants militaires, qui savaient fort bien qu'avec les forçats anarchistes ils avaient à faire à forte partie, décidèrent de s'en débarrasser à tout prix. Ils parlèrent entre eux à qui tuerait le premier anarchiste. Ce fut un nommé Mosca qui osa le premier, bientôt suivi par une autre brute. Crimes

commis sous des prétextes futiles, qui décuplèrent l'exaspération des bagnards, eux-mêmes travaillés hypocritement par des condamnés au service de leurs ennemis.

C'est ainsi que le 21 octobre 1894 fut choisi pour en finir, les circonstances se révélant ce jour-là favorables. Gagner la haute mer et reconquérir la liberté devenait ensuite le but définitif.

Un seul, parmi les conjurés, comprit qu'un piège leur était tendu. Ce n'était pas un trembleur pourtant, il avait fait ses preuves. Il dit sa conviction à ses amis et demanda à quitter Saint-Joseph pour ne pas être entraîné dans une aventure sans issue. Après diverses péripéties, l'heure de l'épreuve de force arriva. La révolte, loin de surprendre les militaires, les trouva bien préparés à l'action. Action qu'ils entreprirent de leur propre chef puisque, apercevant des forçats en dehors des cases, à une heure où le fait n'était pas répréhensible, les prenant pour des anarchistes, ils tirèrent sur eux au mépris de tous les règlements. Au bruit des détonations, les conjurés sortirent des cases, décidés au pire.

Il y avait là Simon, dit Biscuit, qui se surnommait lui-même « Ravachol II ». Sorte de gavoche gouailleux, il avait dix-huit ans lorsque, dénoncé par une indicatrice, il fut impliqué dans l'affaire des bombes qui visaient à détruire le président d'assises Benoit et le substitut Bulot. Condamné aux travaux forcés à perpétuité, il a tout juste vingt ans en cette année 1894, qui sera celle de sa mort.

Il y avait aussi Marpeaux, au bagne depuis peu, pour un vol de bicyclette ayant eu pour suites la mort d'un agent de police ; et quelques autres. Furieux, ils se ruèrent sur les gardiens et les contre-maîtres à leur portée et les firent passer de vie à trépas. La riposte fut immédiate : un forçat, qui n'avait pas bougé, fut tué à bout portant par un gardien, durant que des bateaux chargés de soldats abordaient à l'île Saint-Joseph. « Feu partout et pas de quartier », telle était la consigne. En attendant de l'appliquer, surveillants et troupiers s'enivrèrent copieusement. Dès le matin du 22 octobre, la chasse à l'homme s'organisa. Chaque forçat rencontré était trucidé sans explication.

Simon, dit Biscuit, fut aperçu l'un des premiers, juché dans un cocotier. Un soldat l'abattit, après l'avoir injurié et avoir reçu du révolté un « Vive l'anarchie ! » en guise de réponse. Maservin, Lebault et Léauthier — qui avait, le 13 novembre 1893, tué d'un coup de son tranchet de cordonnier le ministre représentant la Serbie à Paris — aperçus un instant après, tombent sous les balles de la soldatesque, se tenant par la main, criant à la face de leurs assassins : « Vive la liberté ! Vive l'anarchie ! ». Dervaux, Boésie, Garnier et Chévenet — un ami de Ravachol, qui comparut avec Etiévant pour le vol de dynamite de Solsy-sous-Etiolles et récolta douze années de travaux forcés — sont fusillés au hasard de la rencontre. Réfugiés dans une sorte de caverne au milieu de rochers, Kervaux et Mermès sont enfumés et tués dès leur sortie de l'ancre à l'atmosphère irrespirable. Marpeaux subira un sort semblable le lendemain.

« Au fur et à mesure qu'on « descendait » les anarchistes, dit Liard-Courtois, leurs dépouilles étaient embarquées pour l'île Royale et transportées à l'amphithéâtre. Le 22 au soir, les médecins et le commandant Bonafai se tenaient sur le quai, attendant les corps des victimes. On en avait débarqué quatre et comme on en amenait de nouveau en annonçant « que ce n'était pas tout », le docteur Jourdan s'indigna et, interpellant le commandant : « Assez, monsieur ! s'écria-t-il Assez ! Vous allez rougir la mer. Faites cesser ce carnage. » Le commandant se tut, mais se retira. »

Quinze morts, tel fut le bilan de ces tragiques journées.

Ce n'était pourtant pas suffisant. D'autres assassinats suivirent et neuf anarchistes, dont Mammaire et Girier-Lorion, furent déferés au Tribunal maritime spécial. Ce qu'ils subirent durant les sept mois de cachot avant leur transfert à Cayenne est inimaginable. On dut, malgré les ordres de l'Administration, les hospitaliser et l'un d'eux mourut. Défendus par la suite, avec droiture et énergie, par les membres du barreau de Cayenne, indignés de voir les bourreaux se faire les juges de leurs victimes, six des accusés furent acquittés.

(A suivre.)

# LA COMMUNE DE MAR

**O**N a beaucoup écrit sur la Commune, et en particulier sur la Commune de Paris. Pas assez peut-être, car les Communes de province sont trop souvent méconnues et même, les répercussions du mouvement communaliste à l'étranger, soit sous l'aspect des poursuites intentées aux communards ou aux internationaux, soit sous l'angle de l'interprétation et de l'utilisation politique scientifique et socio-

logique, sont laissées dans l'oubli le plus complet. A cela une raison essentielle : les idées — force que l'on peut en extraire n'intéressent personne, elles n'apportent de l'eau qu'au moulin des anarchistes ! Et c'est pourquoi les travaux qui y sont relatifs ne jouissent pas de la faveur du grand public. On ne peut que le regretter. C'est donc dans le but de compléter notre connaissance de ce mouvement que nous pu-

blions cette d'un siècle de tants de la 4 500 membres département l'influence de ser une société et la liberté d

## LE FILM DES ÉVÉNEMENTS

19 juillet 1870

Déclaration de guerre à la Prusse. Marseille vibre d'une grande exaltation patriotique.

4 et 6 août

Défaites de Wissembourg et de Forbach.

7 et 8 août

Première tentative révolutionnaire à Marseille dressée contre la guerre et contre l'Etat et premier essai de Commune insurrectionnelle.

10 août

Etat de siège à Marseille.

14 août

Le couvre-feu est établi. Le général d'Exéa interdit toute manifestation et tout commentaire de presse. A Paris, Blanqui essaye de renverser le gouvernement.

27 août

Au fort Saint-Nicolas, Gaston Crémieux est condamné à six mois de prison ; le tribunal prononce quatorze autres peines légères.

4 septembre

Annnonce de la défaite de Sedan et de la capitulation de Napoléon III. Annonce à 22 h de la constitution du Gouvernement de la Défense Nationale.

5 septembre

Libération par une foule de 20 000 personnes des insurgés du 8 août. Occupation de la Préfecture. Constitution spontanée de la Garde Civique (Internationale). On hisse le drapeau noir et le drapeau rouge.

7 septembre

Arrivée d'Esquiros (nommé préfet par Gambetta). Esquiros, fidèle à ses conceptions de républicain révolutionnaire, va s'opposer bientôt au gouvernement de Tours et à Gambetta.

8 septembre

A Lyon, la section de l'Internationale publie le manifeste suivant, vraisemblablement rédigé par Bakounine :

« Il n'y a qu'un seul moyen de salut, c'est le soulèvement général et révolutionnaire du peuple. La meilleure chose que Paris puisse faire est de proclamer et de provoquer l'absolue indépendance et spontanéité des mouvements provinciaux. Il faut briser la machine administrative et, conformément aux propositions d'Esquiros et de Cluseret, rendre l'initiative de l'action à toutes les communes révolutionnaires de France délivrées de tout gouvernement centralisateur et de toute tutelle, et par conséquent appelées à former une nouvelle organisation en se fédérant entre elles pour la défense. Le moyen et la condition, sinon le but de la Révolution, est l'anéantissement du principe de l'autorité dans toutes ses manifestations possibles, c'est l'abolition de l'Etat politique et juridique... La France, comme Etat, est perdue, elle ne peut plus se sauver par des moyens réguliers et administratifs. C'est à la France naturelle, à la France du peuple à sauver sa liberté et celle de l'Europe entière, par un soulèvement immense, tout spontané, tout populaire, en dehors de toute organisation officielle et de toute centralisation gouvernementale... »

9 septembre

Un meeting est organisé par l'Internationale à l'Alhambra, et Bastelica réclame l'organisation d'un gouvernement du Midi. Le jour même, un Comité local de défense nationale est créé, qui va s'appuyer très rapidement sur le rassemblement des forces populaires.

18 septembre

Marseille rompt avec le gouvernement de Tours. La Ligue du Midi est définitivement constituée (elle groupe 13 départements). Marseille devient la capitale de la Fédération, Esquiros en est nommé président.

22 septembre

A Lyon, Bakounine avec Albert Richard et Bastelica à ses côtés, essaie de soulever les masses lyonnaises. Il échoue.

22 septembre

La section marseillaise de l'Internationale adhère officiellement à la Ligue et déclare la soutenir sans réserves.

7 octobre

Arrivée à Marseille de Garibaldi et de 500 de ses volontaires.

16 octobre

Devant les agissements de Gambetta qui s'efforce par tous les moyens de faire dissoudre la Ligue,

Esquiros démissionne ; il est rétabli dans ses fonctions par la population.

Fin octobre

Capitulation de Metz.

31 octobre

Le Général Marie, nommé par Gambetta, commandant la Garde Nationale (bourgeois) veut décréter l'état de siège et occuper la préfecture. Il est tenu en échec par la Garde Civique (internationaux).

1<sup>er</sup> novembre

Proclamation de la Commune Révolutionnaire à Marseille avec Bastelica et Cluseret de retour de Suisse où il s'était réfugié après l'échec de la tentative de Lyon.

Esquiros démissionne de ses fonctions, il est surmené, et son fils est en train de mourir des fièvres typhoïdes.

2 novembre

A. Gent est nommé par Gambetta pour rétablir l'ordre et le pouvoir central.

13 novembre

L'ordre est rétabli. Cluseret est parti à Monaco. Delpech a rejoint Garibaldi. Esquiros a été envoyé à Bordeaux. La Commune s'est effondrée, la Ligue du Midi est dissoute.

Décembre 1870 Janvier et février 1871

Marseille vit dans le calme, mais un calme lourd d'inquiétude et de tension.

21 mars

Une dépêche gouvernementale indique : « Marseille est calme ».

22 mars

On affiche sur les murs de la ville la proclamation de Thiers flétrissant l'insurrection parisienne. Le soir même, Gaston Crémieux prononce un violent discours, appelant les Marseillais à prendre les armes et à défendre Paris et sa Commune.

23 mars au matin

Le contre-amiral Cosnier organise une contre-manifestation en faveur de Versailles; aussitôt, une foule immense se rassemble, la Préfecture est alors envahie, Cosnier doit démissionner, une commission départementale est créée sous la direction de G. Crémieux. La Garde Nationale et l'Internationale y sont représentées. Le Conseil Municipal accepte à l'unanimité de collaborer avec la Commission Insurrectionnelle.

23 mars - 4 avril 1871

Commune Insurrectionnelle.

4 avril

Le général Espivent, dont les troupes sont stationnées à Aubagne, marche sur Marseille. Le port est investi par trois navires : « Le Renard », « La Couronne » et « Le Magnanime ».

Espivent, sentant ses troupes désorganisées et prêtes à fraterniser avec les insurgés, fait bombarder la ville.

Dans la soirée, la Préfecture est prise par les marins, l'état de siège est proclamé.

Nuit du 4 au 5 avril 1871

Une répression impitoyable s'abat sur Marseille. La Commune vaincue, la réaction s'installe. Aux cris de « Vive Jésus, vive le Sacré-Cœur », on fusille les révolutionnaires. Pendant quatre ans on va s'acharner contre eux, les pourchassant jusqu'au dernier. La Commune de Marseille entre dans l'Histoire.

## LA TENTATIVE DES 7 ET 8 AOUT 1870

**D**ES le lendemain de la défaite de Forbach, une grande agitation se manifeste à Marseille. 40 000 personnes, ayant à leur tête Gaston Crémieux, Naquet, Brochier, Rouvier et quelques autres manifestent devant la Préfecture.

L'arrestation d'Alfred Naquet provoque une recrudescence de colère et aussitôt se forme un Comité Central d'Action Révolutionnaire, la foule occupe bientôt la mairie et les membres du Comité sont portés au pouvoir sous les acclamations populaires.

Ce Comité, comprenant surtout des membres de l'Internationale (en l'absence de Bastelica, la Section marseillaise reçut très vraisemblablement les ordres directs de Bakounine) et quelques républicains radicaux, et présidé par Gaston Crémieux, se trouve ainsi à la tête d'un pouvoir révolutionnaire issu du peuple.

Malheureusement, ses délibérations sont de courte durée, car une escouade de policiers, dispersant une foule aussi promptement à s'enthousiasmer qu'à devenir d'une passivité extrême, bloque les insurgés

dans la mairie et, après un court échange de coups de feu, capture les membres du Comité.

Les prisonniers, au nombre d'une trentaine environ, sont enfermés au Fort Saint-Jean et entassés dans un cachot puant. Le 10 août, sur ordre de l'Impératrice régente, l'état de siège est proclamé et le 27 ils sont jugés.

Gaston Crémieux est condamné à six mois de prison, 14 de ses compagnons à des peines légères et tous sont transférés à la prison Saint-Pierre.

Mais malgré l'« indulgence » du jugement, des protestations indignées s'élèvent de toutes parts dans la ville et les condamnés prennent l'auréole des martyrs.

## DEUXIÈME TENTATIVE D'INSURRECTION RÉVOLUTIONNAIRE

1<sup>er</sup> NOVEMBRE 1870

**L**E préfet Esquiros s'oppose à Gambetta et au Gouvernement provisoire. Au Conseil municipal un affrontement se produit entre les modérés et les révolutionnaires et très vite, la Garde Nationale (bourgeoise) commandée par le Colonel Marie va s'opposer à la Garde civique et à l'Internationale.

La réaction populaire est immédiate et spontanée, l'Hôtel de Ville, défendu par les Gardes nationaux est occupé et la Commune révolutionnaire est proclamée aussitôt.

Un Comité d'une vingtaine de membres est formé qui représente toutes les nuances de l'opposition radicale et socialiste parmi lesquels plusieurs membres de l'Internationale dont Bastelica, Chachuat, Job, Cartoux, etc.

Le général Cluseret qui vient d'arriver à Marseille après l'échec de la Commune de Lyon se joint bientôt à eux, et la Commune prend l'héritage de la Ligue du Midi.

Mais Esquiros qui jouit de l'estime populaire, se retire (son fils atteint de typhoïde meurt et ce deuil l'abat profondément) ; il est remplacé par Alphonse Gent qui, à la faveur des circonstances (un attentat manqué contre lui qui soulève la réprobation générale) va reprendre le pouvoir en main pour le compte du Gouvernement et écarter tous ceux qui pouvaient raffermir la volonté populaire.

Le 13 novembre, le préfet télégraphie à Gambetta : « L'Ordre tout entier règne à Marseille »...

## LA COMMUNE RÉVOLUTIONNAIRE DE MARSEILLE (23 MARS - 4 AVRIL 1871)

Le 21 mars 1871

Une dépêche télégraphique du Préfet, le contre-amiral Cosnier, indique :

« Marseille est tranquille. Tous les rapports qui m'arrivent sur l'état des esprits dans le département sont rassurants. »

Le 22 mars

La Proclamation de Thiers, flétrissant l'insurrection parisienne et exhortant à l'union est affichée sur les murs de la ville. Cette proclamation qui parle en termes favorables de Canrobert et de Rouher, apparaît aux Marseillais comme une trahison et, le soir même, devant plus de 1 000 personnes, Gaston Crémieux, prononce un discours extrêmement violent.

« Le Gouvernement de Versailles a essayé de lever sa béquille contre ce qu'il appelle l'insurrection de Paris, mais elle s'est brisée entre ses mains, et la Commune en est sortie... »

« Ainsi Citoyens, les circonstances sont graves. Avant d'aller plus loin, je veux vous poser une ques-

étude, rendant hommage, à près distance, à tous les obscurs combattants communs et en particulier à ces de l'Internationale (dans le seul des Bouches-du-Rhône) qui, sous Bakounine, s'efforcèrent de réaligner la nouvelle, basée sur le fédéralisme l'individu.

R. BIANCO.

tion. Quel est le Gouvernement que vous reconnaissez comme légal ? Est-ce Paris ? Est-ce Versailles ? »

Toute la salle unanime, crie : « Vive Paris ! »  
« A ces cris unanimes qui sortent de vos mille poitrines nous nous unissons et nous crions : « Vive Paris ! »

« Mais ce gouvernement va être combattu par Versailles. Je viens vous demander un serment, c'est celui de le défendre par tous les moyens possibles, le jurez-vous ? »

— « Nous le jurons ! »

« Et nous aussi, s'il faut combattre, nous mettrons à votre tête. Nous serons obligés de le défendre dans la rue. Rentrez chez vous, prenez vos fusils, non pas pour attaquer, mais pour vous défendre... »

Le 23 mars

Le contre-amiral Cosnier organise une contre-manifestation en faveur du gouvernement de Versailles, mais depuis l'aube, les gardes nationaux des quartiers populaires s'étaient rassemblés, et une foule immense se regroupe autour d'eux.

La Préfecture est envahie, les autorités destituées, une commission départementale est formée, présidée par Crémieux et comprenant 12 membres. Elle représente équitablement les diverses fractions de l'opinion publique : les Radicaux avec Job et Etienne, l'Internationale avec Allérini, la Garde nationale avec Bouchet et Cartoux, et trois membres délégués par le Conseil municipal.

La Commission déclare :

« A Marseille, les citoyens prétendent s'administrer eux-mêmes, dans la sphère des intérêts locaux.

Il serait opportun, que le mouvement qui s'est produit à Marseille fût bien compris, et qu'il se prolongeât.

Nous voulons la décentralisation administrative avec l'Autonomie de la Commune, en confiant au conseil municipal élu dans chaque grande cité les attributions administratives et municipales. »

Le 26 mars

Le général Espivent de la Villeboisnet, officier réactionnaire et clérical s'il en fut, qui s'était réfugié à Aubagne avec ses troupes, et qui calque sa conduite sur celle de Versailles, proclame le département des Bouches-du-Rhône en état de guerre.

Le 27 mars

Le Conseil municipal (composé de républicains modérés et bourgeois) rompt avec le conseil départemental. Cette rupture accroît les difficultés matérielles auxquelles devrait faire face la Commune après le départ de nombreux fonctionnaires.

Le 28 mars

Arrivée à Marseille de trois représentants en mission envoyés par la Commune de Paris (May, Amouroux et Landeck). Malheureusement ils sont tous trois incapables et vont s'immiscer dans les affaires marseillaises portant de graves préjudices à l'action locale.

Le 1<sup>er</sup> avril

Le Conseil municipal est dissout.

Le 3 avril au soir

Espivent, fait marcher ses troupes (6 à 7 000 hommes) sur Marseille. Il a l'appui de trois navires qui croisent au large du port. En pleine nuit, les soldats parcourent les 17 km qui les séparent de Marseille. Pendant ce temps des barricades sont dressées autour de la Préfecture et quelques hommes se rassemblent.

Les soldats d'Espivent prennent la gare, le fort Saint-Nicolas et le fort de Notre-Dame-de-la-Garde, ils effectuent un mouvement d'encerclement complet par le débarquement des marins.

Pourtant, la population réagit. Une foule immense, armée en partie, et tumultueuse, se réunit. Deux bataillons d'infanterie fraternisent levant leurs chassepots en l'air aux applaudissements de la foule. Mais Espivent, après avoir reçu sèchement Crémieux, venu parlementer, fait bombarder la ville (300 obus tomberont sur la Préfecture).

Les combats acharnés se déroulent jusqu'au soir et la Préfecture est finalement investie par les marins.

La Commune de Marseille avait vécu, la répression clérical et réactionnaire allait s'exercer impitoyablement jusqu'en 1875.

Nos lecteurs qui désireraient se documenter plus profondément sur l'objet de cette étude, pourront se reporter avec profit au magnifique ouvrage de A. Olivési (Professeur à la Faculté de Lettres d'Aix) : *La Commune de 1871 à Marseille*. Ed. Marcel Rivière, 169 p., 6 F. En vente à la librairie PUBLICO.

COMME Bastelica, il était d'origine corse puisque né à Bastia le 20 Mars 1842.

Devenu professeur, il enseignait au Collège de Barcelonnette où il était en même temps correspondant de l'Internationale, ce qui lui vaudra d'être suspendu de ses fonctions en avril 1870 et arrêté quelques jours après toujours pour le même motif.

S'étant établi à Marseille, il participe ensuite, à l'occupation de l'hôtel de ville et à l'organisation de l'éphémère commune révolutionnaire du 8 août 70. Puis il sera membre de la Commission départementale insurrectionnelle de mars 1871.

Actif, énergique, intelligent, il mettra toutes ses connaissances au service de l'action révolutionnaire et de l'Internationale organisant notamment la résistance armée, réquisitionnant les fusils, les munitions, et prenant une part des plus actives à tous les actes de l'insurrection.

Le 4 avril, il reste un des derniers à la Préfecture, alors que la plupart ont fui le danger.

Après l'échec de la Commune il réussit à passer en

Espagne où il va poursuivre son action militante pendant que le Tribunal militaire le condamne à mort par contumace (il sera gracié en 1889).

Très vite il est admis parmi les intimes de Bakounine et devient un militant actif de l'Alliance et, à ce titre il sera toujours mêlé aussi bien sur le plan espagnol que sur le plan français, à la vie de l'Internationale anti-autoritaire contre les agissements de Marx et de ses amis.

J. Guillaume, dans ses « Souvenirs » parlera du « cœur chaud », de la « droiture », de « la vaillance simple et sans phrases » de cet homme qui sera délégué de la Fédération régionale espagnole à La Haye, où il signera la déclaration bakouniniste ; qui assistera au Congrès de Saint-Imier dont il sera l'un des 3 secrétaires ; qui participera au Congrès de Genève (sept. 1873) en tant que représentant de la F.R.E. et de diverses sections françaises (dont plusieurs illégales) et qui après avoir fait deux ans de prison à Cadix, fera partie en 1877 du Comité fédéral de la fédération française de l'A.I.T.

## Gaston Crémieux

NE à Nîmes, le 22 juin 1836, il est issu d'une famille israélite. Après de brillantes études au lycée de sa ville natale, il obtient sa licence de droit à Aix-en-Provence, en 1856.

Avocat à Nîmes, il se fait vite remarquer par son éloquence et sa générosité. Très vite aussi on le surnomme avec une pointe de mépris, l'« avocat des pauvres ».

Cette réputation de désintéressement va le suivre à Marseille où il s'établit en 1862.

Sa générosité naturelle, son caractère affable et doux, ses allures paisibles et ouvertes, attirent toutes les sympathies. Et par le fait même qu'il était toujours disposé à défendre les miséreux, il entra tout naturellement en contact avec les milieux républicains de l'époque. Porté par sa sympathie presque instinctive vers les classes opprimées, il fut également en liaison quasi permanente et amicale avec l'Internationale.

Mais, malgré ses qualités de cœur, son désir de soulager la misère, il ne fut jamais, en dépit de quelques discours ou de quelques articles violents, un homme d'action véritable.

Il n'en reste pas moins que le 8 août 1870 il se trouve porté à la tête d'un pouvoir révolutionnaire issu du peuple.

Arrêté, emprisonné dans un sombre cachot du fort Saint-Jean et bientôt condamné à 6 mois de prison qu'il va purger à la prison Saint-Pierre, il est libéré avec ses camarades par une foule de plus de 20 000 personnes dans la nuit du 4 au 5 septembre.

C'est lui qui le 7 septembre accueille Esquiros à la gare St-Charles et l'accompagne à la préfecture.

Dans le cadre de l'épuration, (destitution des magistrats compromis sous l'Empire) Crémieux est ensuite nommé

au poste de procureur de la République, où il ne restera en fonction que quelques semaines.

Puis, après la création de la Ligue du Midi (qui groupait 15 départements) il parcourt la province comme envoyé en mission, il signe peu après une proclamation qui indique notamment :

« Nous sommes résolus à tous les sacrifices, et, si nous restons seuls, nous ferons appel à la révolution, à la révolution implacable et inexorable, à la révolution avec toutes ses haines, ses colères et ses fureurs patriotiques. Nous partirons de Marseille en armes, nous précherons sur nos pas la guerre sainte... »

Bientôt la Ligue va entrer en opposition ouverte contre le gouvernement de la Défense nationale et, au cours d'un meeting organisé à l'Alhambra, le 19 octobre, comme on lui demandait les moyens de réagir devant une telle situation, il s'écria :

« La Ligue du Midi, et la Commune Révolutionnaire ! ».

C'est ainsi qu'il fait partie, dès le 1<sup>er</sup> novembre, de la Commission départementale insurrectionnelle qui ratifie les pouvoirs de la Commune révolutionnaire et qu'il appelle les Marseillais à prendre les armes.

Mais, la Commune écrasée par la réaction, Crémieux refusant de s'enfuir, est arrêté et le 8 avril, il est condamné à mort comme « factieux incorrigible ».

Six mois après sa condamnation, malgré la multitude de démarches entreprises de tous côtés pour obtenir sa grâce, Crémieux est fusillé sur ordre de « Monsieur » Thiers.

Le 30 novembre 1871, à 7 heures du matin, au Pharo, tombait l'un des hommes les plus intègres que le mouvement ouvrier ait connu.

Sa mort provoqua une profonde émotion dans toute la ville.

## André Bastelica

NE à Bastia le 28 Novembre 1845, il apparaît à 23 ans dans l'histoire de l'Internationale.

Anarchiste, il le fut jusqu'au bout des ongles, alors même que le mot n'était pas encore inventé. En effet, tour à tour employé de commerce et typographe, il possédait une culture étonnante pour son âge et sa condition.

Une immense curiosité, toujours en éveil, l'avait poussé à s'instruire dans tous les domaines. Journaliste de talent, il écrivait dans de très nombreux journaux : l'Egalité de Genève, l'Internationale de Bruxelles, La Marseillaise de Paris, l'Egalité et Le Peuple de Marseille, et dans des revues littéraires, avec un style précis et jougoux. plein de flamme et de vivacité, un style qui traduit la pensée et surtout la parole, car Bastelica était aussi un brillant orateur.

C'est son éloquence surtout qui explique le véritable ascendant que ce tout jeune homme exerçait sur les masses.

A l'idéal généreux qui l'animait, il joignait l'immense avantage de posséder un sens pratique de l'organisation, un souci méthodique et lucide de l'action révolutionnaire.

Son camarade de combat, Albert Richard, disait de lui : « Il avait besoin de vivre, d'agir, de produire... et de défendre, à la lumière, l'idée qui l'incarnait en lui. »

Voilà l'homme qui constitua, avec Eugène Varlin et Benoît Malon à Paris, Emile Aubray à Rouen et Albert Richard à Lyon, la « génération spontanée de la renaissance du Socialisme français ».

Alors même que Tolain, découragé, pensait que l'Association Internationale des Travailleurs était morte en France, elle allait renaitre avec des hommes nouveaux et des idées nouvelles, des hommes jeunes, des hommes issus des milieux ouvriers.

D'abord isolés dans la clandestinité, du fait de la répression, ils vont peu à peu se trouver en contact, unis dans une même cause et par une amitié jamais démentie.

Bientôt, ils vont coordonner leurs efforts dans une parfaite égalité d'action, sans qu'aucun d'entre eux, n'essaie de dominer les autres et cela aussi bien en France qu'à l'étranger, lors des congrès de l'Internationale, et cela à tel point qu'un éminent historien pourra écrire :

« Leur activité commune, parallèle, évitant toute hiérarchie est un remarquable exemple d'autonomie, de libre initiative de décentralisation volontaire au sein d'une organisation perfectionnée qui rêvait précisément de fonder la société nouvelle sur des bases fédéralistes. » (A. Olivési : *La Commune de 1871 à Marseille*.)

Nous ne nous attarderons pas sur l'influence que Bakounine exerça sur Bastelica. Elle n'eut aucun rapport de maître à élève mais de compagnon de lutte à son frère d'armes, d'ami à ami. En effet, dès son adhésion à l'Internationale, Bastelica avait écrit à Albert Richard :

« Nous voulons le non-gouvernement parce que nous voulons la non-propriété, et vice versa. La morale humaine détruira les religions révélées, le socialisme supprimera le gouvernement et la question politique. Si le peuple comprend aujourd'hui surtout la question politique, c'est que, dans sa conception théorique, il croit que le gouvernement représente la société ». (On croit entendre Bakounine).

Et c'est sous l'impulsion de cet homme, qui fait preuve d'une activité prodigieuse d'organisateur et de propagandiste, que Marseille, ralliée au Communisme non autoritaire de Bakounine, allait devenir l'une des bases de la Révolution mondiale que l'Internationale souhaitait et pour laquelle elle œuvrait de toutes ses forces.

Fondée en juillet 1867, la section marseillaise de l'Internationale connut dès la fin de l'année suivante (arrivée de Bastelica) une rapide extension. Organisée strictement selon les principes proudhoniens, elle compte 27 corporations groupées dans la fédération marseillaise, une des mieux organisées de France. Les adhérents atteignent bientôt le nombre de 4 500. Infatigable, Bastelica laisse à ses camarades (Poletti, Combes, Pacini, Roger, Allérini) le soin de s'occuper des affaires locales et parcourt la

campagne, en de perpétuels déplacements, pour créer de nouvelles sections dans les départements voisins : Aix (600 adhérents) La Ciotat, St-Tropez, Cogolin, Collobrières, Gonfaron, La Garde-Freinet, Toulon, La Seyne, Draguignan deviennent à leur tour des foyers actifs. Il ira jusque dans l'Hérault et les Basses-Alpes, pour convertir à la Cause les populations rurales.

Le 28 avril 1870 il écrit à James Guillaume :

« La section marseillaise marche résolument dans la voie des grands progrès... Je suis de retour d'une excursion parmi les populations révolutionnaires du Var. Quel enthousiasme l'Internationale a soulevé sur le passage de son propagateur ! J'ai acquis cette fois la preuve invincible, irrécusable que les paysans pensent, et qu'ils sont avec nous... Tout ce mouvement brise mes forces, mais augmente mon courage. »

Quatre jours auparavant, il écrivait dans le « Mirabeau » (journal socialiste) à propos des grèves du Creusot :

« Jugulée par une politique honteuse et réactionnaire la grande voix du peuple, pour se faire entendre, emprunte un autre organe plus terrible : la grève. »

« La grève c'est l'irruption endémique du mal social. Organiquement la société actuelle aboutit à la grève : ce n'est ni la paix ni la justice. »

« La théocratie et l'aristocratie reprennent courage et essayent l'offensive sur la Révolution trahie par la bourgeoisie, sa fille aînée... Que l'Etat, l'Eglise et les bourgeois se coalisent pour une œuvre d'impoture et d'ignominie, le peuple vengeur, les confondra dans une même ruine. »

« Le principe autour duquel le peuple doit se grouper c'est la Solidarité... les fruits de 5 révolutions seraient perdus pour nous si nous ne nous redressions fort, et défiant les trainards de la civilisation d'oser porter la main sacrilège sur le sanctuaire de la justice sociale. »

Mais le gouvernement s'inquiétait du développement de l'Association. Le Congrès retentissant tenu à Lyon en mars 1870, présidé par Varlin et auquel assistaient Bastelica et Bakounine, avait affirmé la volonté des Fédérations françaises d'intensifier leur action révolutionnaire.

Aussi Emile Ollivier, décide de sévir ; il télégraphie aux préfets de poursuivre l'Internationale et surtout, ajoutez-t-il : « Frappez à la tête ! »

Varlin et Richard sont arrêtés. Bastelica se réfugie à Barcelone (il était en contact étroit avec les bakouninistes catalans de l'Internationale). Le mouvement est momentanément désorganisé, mais il est trop puissant pour périr et il aboutira aux événements grandioses que l'on connaît, que certains regrettent, avec raison sans doute, puisqu'ils furent le tombeau du mouvement ouvrier, la porte ouverte au socialisme autoritaire et autres dictatures du prolétariat.

Ainsi, un des rares révolutionnaires de valeur que Marseille possédait fut envoyé à Paris (on sait qu'en échange, la Commune de Paris délégua à Marseille 3 représentants en mission qui ne l'égalèrent pas, c'est le moins qu'on puisse dire), et là, d'une honnêteté scrupuleuse, il manipula des millions sans en distraire un centime, en dirigeant avec beaucoup d'intelligence le service des Contributions directes et indirectes de la Commune de Paris.

Bastelica, qui fut incontestablement l'un des hommes les plus brillants de son époque, Bastelica, qui aurait pu utiliser ses talents à des fins ambitieuses et qui aurait certainement réussi, Bastelica qui préféra se vouer avec un rare désintéressement à la cause ouvrière et socialiste, mourut, exilé en Suisse, en 1884, à l'âge de 39 ans, brisé par l'écrasement de son grand rêve de révolution internationale.

Son seul défaut en effet fut d'être vulnérable au découragement : il ne put supporter la défaite du socialisme, refusa de s'abaisser aux compromissions politiques et mourut dans la pauvreté et la tristesse.

Tel fut l'homme de réelle valeur qui fit de Marseille une des capitales du socialisme.

# ANARCHISME ET ESPÉRANTISME

L'ESPÉRANTO, tout le monde sait ce que c'est ou du moins en a une certaine idée : c'est une langue internationale, elle est neutre et plus facile à apprendre que les langues nationales. Mais qu'est-ce que l'espérantisme ?

A vrai dire, le terme, un peu vague, comme tous les mots en « isme », recouvre des conceptions assez diverses. L'espérantisme, en principe, serait l'idéologie de ceux qui parlent l'espéranto. Cependant, il ne viendrait à l'idée de personne de grouper dans une idéologie commune tous les gens qui parlent le français, l'anglais ou l'allemand. D'où vient cette particularité de l'espéranto ?

Il y a une raison : on parle français, espagnol, etc., par hasard, par le hasard de la naissance, et si on les a appris ultérieurement à l'école, c'est encore un autre hasard et dans ce cas on aura toujours le sentiment de la « langue étrangère ». Pour l'espéranto, il en va tout autrement : dans les conditions actuelles, parler la langue de Zamenhof résulte d'un choix, d'un acte volontaire. Il y a nécessairement un idéalisme au départ, puis une sorte de « conversion » qui fait qu'on « devient » espérantiste (d'où, bien entendu, le danger d'un mysticisme).

Partant de ce fait les espérantistes sentent qu'ils appartiennent à une communauté, dispersée sur toute la planète, mais réelle, à une minorité, et comme dans toutes les minorités, ils ont un sentiment très vif de solidarité, du moins en ce qui concerne leur langue, lien de leur communauté. On peut ajouter que l'espérantisme est un humanisme, un certain idéal humain : en principe les espérantistes n'aiment ni le fascisme ni le racisme, par exemple.

Seulement, au-delà de ces définitions sommaires, l'espérantisme peut représenter des idées fort diverses, depuis des mysticismes plus ou moins obscurs jusqu'à des conceptions révolutionnaires les plus avancées. Et dans un certain sens les mystiques d'un côté et les révolutionnaires de l'autre sont logiques avec eux-mêmes en étant espérantistes puisque, soit à travers les méandres de leur métaphysique, soit dans l'homme réel, ils tendent, les uns comme les autres, vers une unité.

Laissons les mystiques à leurs spéculations et regardons les parentés entre l'espérantisme révolutionnaire et l'anarchisme. Les points communs sont nombreux et en premier lieu l'incompréhension dont ils sont entourés. C'est que l'espérantiste, comme l'anarchiste, épris d'un idéal élevé, tendus vers une conception de l'homme et de l'humanité qui dépasse l'entendement moyen, souffrent de vivre dans un monde basement matérialiste, matérialiste dans le pire sens du terme, où l'idéal du prolétaire est de faire des heures supplémentaires pour s'acheter une plus grosse voiture.

Inversement, dans ce monde où la valeur d'une idéologie — ou d'une lessive — se juge d'après la surface de ses affiches, l'espérantisme, comme l'anarchisme, qui n'ont pas « le mufler de la puissance » mais le sourire du bon sens, passent presque inaperçus. Fait plus grave : ils sont accusés d'appartenir au passé. A une époque où il faut avoir la voiture de l'année, le réfrigérateur ou le téléviseur de l'année, où tout ce qui a dix ans est « périmé », l'accusation est grave. C'est que notre temps ne juge que du succès immédiat : réussir ou périr.

Pour qu'une idée dure plus qu'une mode il faut, si elle ne possède pas la Bombe, qu'elle plonge des racines dans l'Irraison. D'où les ravalements qu'on fait subir de nos jours au christianisme, d'où les succès des chiromanciennes et de l'astrologie. Toutes ces « idées » n'ont rien de neuf, mais elles se voilent des brouillards métaphysiques. C'est ce qui fait leur force.

Cependant les espérantistes révolutionnaires, comme les anarchistes, ne croient pas aux Sauveurs terrestres ou ultraterrestres, ils s'efforcent, malgré tout, de croire en l'homme, et n'ayant pas la Bombe, ils appuient leur idéal sur la seule Raison. C'est pourquoi on ne les prend pas au sérieux.

Qu'est-ce que l'espéranto peut apporter à un militant anarchiste ?

Sur le plan pratique, des contacts directs avec ses camarades des autres pays. Finis les traducteurs, finis les dialogues en « pidgin », finis les complexes d'infériorité de l'étranger qui bafouille et cherche ses mots. Contacts par lettres toute l'année, contacts cordiaux, concrets lors des congrès annuels.

Au cours du dernier congrès de la F.A., des militants ont souligné toutes les difficultés et complications provenant de la multiplicité des langues rencontrées par le comité de relations internationales : obligation de faire traduire les documents dans la langue du pays, de faire retraduire en français les réponses reçues. Quelle perte de temps et d'argent ! sans parler des inexactitudes, voire des contresens toujours possibles à travers une double traduction. A ce seul point de vue il est facile de comprendre quels services peuvent rendre aux anarchistes l'emploi de l'espéranto et la collaboration des militants de S.A.T. (\*) répartis sur tous les points du globe.

« Sennacieca Asocio Tutmonda » est une organisation ouvrière, nettement orientée vers la lutte des classes et où diverses tendances révolutionnaires, ayant admis un certain nombre de points communs (anticapitalisme, antidogmatisme, anticléricalisme, etc.), cohabitent, se tolèrent, et confrontent leurs idées.

S.A.T. n'est pas à proprement parler une organisation politique mais culturelle ; son but est, partant de la conscience de classe (la *klaskonscio*) de créer chez ses militants un « sennaciecan sentkapablon », expression que le français traduirait lourdement par « capacité de sentir non nationale ou anationale ». Disons pour simplifier et en traduction libre : une conscience planétaire.

Et c'est cela en effet l'enrichissement qu'apporte l'espéranto : aussi longtemps que vous parlerez en français, vous ne pourrez penser qu'en français. Si vous apprenez l'anglais, l'allemand, etc., vous arriverez peut-être, avec le temps et si vous êtes très doués, à penser en anglais ou en allemand. Si vous voulez acquérir une conscience planétaire, il vous faudra apprendre au moins vingt langues. En apprenant l'espéranto — en quelques mois — vous franchissez d'un bond toutes ces étapes, et cette conscience planétaire vous vient tout naturellement en lisant, en entendant parler des hommes de tous les climats et de toutes origines qui pensent effectivement dans la même langue.

Car c'est là la force de l'espéranto — peut-être le ressort secret de l'« espérantisme » — que les hommes pensent avec les mêmes mots, construits avec la même grammaire.

D'autre part, tout polyglotte vous dira que la langue la plus difficile à apprendre, c'est la première langue étrangère, car la difficulté c'est de sortir de sa langue maternelle. Quand on apprend l'espéranto on « sort » plus facilement parce qu'on prend contact avec des formes logiques débarrassées des scories, des absurdités dont sont encombrées les langues traditionnelles. En un mot on apprend à penser clair.

L'acquisition d'une conscience planétaire, la clarté dans la pensée, c'est sans doute ce que je dois à l'espéranto et que ne m'a pas apporté ma langue maternelle. Je crois qu'en fin de compte l'« espérantisme » c'est ça.

Il n'est pas absolument nécessaire à un militant anarchiste de savoir l'espéranto. Mais s'il est logique avec lui-même et veut avoir une conscience de l'homme vraiment débarrassé de l'idée de « patrie », il est aussi espérantiste.

(\*) S.A.T. : Sennacieca Asocio Tutmonda.

**Des cours d'espéranto ont lieu tous les jeudis soirs à la Librairie Publico. Pour les cours par correspondance, écrire à « SAT - Amikaro », 67, av. Gambetta, Paris (20<sup>e</sup>).**

LAGRANGE.

## Des « Mains sales » aux calomnies marxistes

LA position de Sartre, à notre sujet, dans « Les Mains sales » reflète celle des marxistes.

Pour Sartre, les anarchistes sont des intellectuels. Leur petit bourgeois. Ils ne sont pas des révolutionnaires, mais des assassins. Ils ne veulent pas transformer le monde, mais le supprimer.

C'est, paraît-il, en raison d'un certain complexe d'Œdipe psychanalytique, les poussant à coucher avec leur mère, qu'ils sont entrés en révolte contre la Société et qu'ils critiquent tout ce qui se fait ; ils ont les mains pures, tandis que pour agir il faut avoir les mains sales.

Il est normal, pour les marxistes, de bourrer le crâne des hommes et de s'allier à son adversaire, la fin justifiant les moyens, et cette fin étant le pouvoir.

Quant aux anarchistes, ils n'ont rien à faire au Parti. On y entre parce qu'on crève de faim, et non parce qu'on a des idées.

D'ailleurs, Hugo sera tué par les communistes et c'est bien fait pour lui.

Tel est en gros le portrait qui nous est fait, les griefs qui nous sont adressés et les conclusions que ces messieurs en tirent.

Ce reproche d'intellectualisme ne manque pas d'un certain sel, lorsque l'on considère que Sartre est lui-même un intellectuel bourgeois-marxiste comme le furent Marx et Lénine et comme le sont Chambaz et Garaudy, membres du Comité central du parti et sorbonnards.

Nous irons donc plus loin qu'eux et dans le domaine qui concerne le prolétariat ; nous refusons toute influence extérieure, ainsi que l'ont défini les anarcho-syndicalistes, estimant que leurs problèmes doivent être réglés par les travailleurs eux-mêmes.

L'organisation révolutionnaire est le syndicat regroupant les travailleurs et se substituant aux patrons et à l'Etat.

Le P.C. s'est défini comme une avant-garde de révolutionnaires professionnels organisant la classe ouvrière pour sa révolution.

Autrement dit le P.C. admet une force extérieure au prolétariat, qui dicte ses volontés à la classe ouvrière.

Dans l'optique des anarcho-syndicalistes, le P.C. ne pourrait même plus militer.

Quant à l'explication psychanalytique de l'anarchie, elle est aussi vaine qu'injurieuse. Quel est le complexe d'Œdipe qui explique Bakounine, Malatesta, Durruti ?

D'autre part, peut-on dire que les anarchistes sont moins poussés par les besoins que les communistes ? Peut-on même dire que les ouvriers français crèvent de faim ?

Est-ce qu'un intellectuel de l'U.E.C. ou un agrégé de l'Université crève de faim ?

Quant au reproche fait aux anarchistes du caractère négatif de leur position, que M. Sartre aille le dire à nos camarades espagnols qui, chaque jour, passent la frontière au péril de leur vie ! Qu'il aille le dire à tel militant anarchiste ou anarcho-syndicaliste qui tient cinq réunions par semaine.

Enfin, les anarchistes ne prétendent pas faire sauter la planète, mais y réaliser une société libertaire sans classe et sans Etat, et répondant aux besoins de tous, une société sans camps de concentration, sans fusillades et sans balles dans la nuque, sans tous les attentats à la personne humaine qui se pratiquent dans tous les régimes.

Il est cependant un point sur lequel nous sommes d'accord avec M. Sartre et avec tous les marxistes : les libertaires n'ont rien à faire au P.C. D'ailleurs, il n'y sont pas.

CUSTINE.

## Notes pour l'histoire du mouvement libertaire

ESPAGNE 1939-1964 - Comités clandestins de la C.N.T.

Esteban Pallarols crée, en 1939, le premier comité national clandestin de la C.N.T. Pallarols, militant actif et de grande valeur, travaille d'abord à Barcelone, puis au mois de mai 37, nous le retrouvons à Valence où il œuvre dans les collectivités agraires. Après maintes péripéties, il tombe entre les mains de la police franquiste qui l'exécute sans jugement. Le nom d'une femme héroïque, Julia, est inséparable de ce premier comité.

En cette même année 1939 apparaît le nouveau comité national. Manuel López en est le secrétaire. Il meurt dans un hôpital. Manuel Amil, arrêté et emprisonné en 1941, est le secrétaire d'un troisième comité. Suit une période de désorganisation, accentuée par les conditions économiques qu'aggrave une sauvage répression. Enfin, un quatrième comité national est mis sur pied ; E. Azafedo, délégué depuis l'extérieur, assure la fonction de secrétaire. Mais, malgré sa grande prudence, il est arrêté en 1943. Gregorio Gallegos occupe le poste, mais tombe entre les mains de la police de répression en 1944. Ce camarade vient d'être libéré, après vingt ans d'emprisonnement. Gallegos arrêté, c'est, de nouveau, Manuel Amil qui reprend le poste de secrétaire. Il est, une nouvelle fois emprisonné. Le septième comité national clandestin de la C.N.T. est formé en 1944. Jesús Leiva est secrétaire. Sigfrido Catalá, Antonio Moreno et plusieurs autres militants occupèrent le poste de secrétaire du huitième comité, créé en 1945. Après leur arrestation, c'est César Broto qui leur succède, avant de subir le même destin. Angel Morales est secrétaire par intérim du nouveau comité fondé en 1946. Puis Lorenzo Iñigo est désigné au secrétariat national ; il s'adjoint Juanel qui

arrive de France. Le secrétaire politique est un jeune galicien Juan García Durán. Le douzième comité clandestin tombe en 1947, il a comme secrétaire Enrique Marco Nadal. E. Marco est sorti de prison voici quelques semaines. Durant cette année 1947, il y a deux autres comités nationaux, l'un avec notre camarade, aujourd'hui disparu, Antonio Ejarque, l'autre avec Manuel Villar qui fut le directeur de « Solidaridad Obrera » à Barcelone, depuis 1933, et de « Fragua Social » de Valence. Villar devait passer dix-huit années de sa vie dans les prisons franquistes.

Castañón, Pros et Vallejo participent ensuite au comité fondé en 1950. Un an plus tard, Miguel Vallejo, aragonais, devient secrétaire d'un nouveau comité. Il parvient à échapper à la police du régime, se réfugie en France, où il occupe le poste de secrétaire du sous-comité national en exil, jusqu'à sa mort. En 1952, le dix-septième comité national voit le jour, Jimeno en est le secrétaire. Cipriano Damiano lui succède en 1953. Pendant cette période, des représentants de huit comités nationaux clandestins se trouvent en prison.

Un dix-neuvième comité clandestin succède à celui de Damiano. Puis, en 1961, le vingtième comité national est créé, l'asturien Ismael Rodríguez en est le secrétaire. Après l'arrestation de celui-ci et de plusieurs membres du comité, après l'emprisonnement de plus d'une centaine de camarades de diverses régions, sont formés deux autres comités qui réorganisent la propagande. Le secrétaire du premier vient d'être condamné à six ans et quatre mois de

détention. Le poste qu'il laisse vacant a été occupé aussitôt par le camarade désigné pour lui succéder en cas d'arrestation. Le vingt-deuxième comité national clandestin de la C.N.T. est ainsi formé. La lutte continue.

Gui SEGUR,

d'après « Acción Libertaria » de Buenos Aires.

### L'exposition de la Libre Pensée

L'exposition de la Libre Pensée « de l'esclavage vers la Liberté » se déroule en ce moment dans le salon de l'hôtel Moderne, 8 bis, place de la République.

Malheureusement notre journal qui va partir aux presses, n'a ni le temps ni la place pour dire tout le bien qu'il pense de cette réalisation remarquable et qui fait honneur à ses promoteurs. Nous y reviendrons.

Il suffit de savoir que cette exposition qui est itinérante et qui a déjà été présentée avec succès à Angers va être organisée dans de nombreuses villes en France. Nous alertons tous nos amis pour qu'ils contribuent de toutes les manières possibles au triomphe d'une réalisation dont la portée dépasse maintenant les organisateurs et concerne tous les hommes qui veulent comprendre.

M.J.

# POUR UN RENOUVEAU DES RECHERCHES LIBERTAIRES

Il n'est guère facile de délimiter au départ les terrains que doit explorer une équipe qui reprend à son compte les lignes générales définies « pour un renouveau des recherches libertaires » (1). Trop de questions sont restées en suspens, trop de voies nouvelles ont été ouvertes dans le domaine des sciences humaines et sociales. Il ne peut être envisagé non plus d'établir un ordre de priorité. Il reviendra à chacun, dans le plan de travail proposé ici, de traiter les problèmes qui recouperont ses préoccupations, ses expériences, ses études en cours.

Même s'il apparaît bien trop ambitieux pour nos possibilités immédiates, ce programme ne se veut nullement exhaustif : il s'agit d'un simple repérage, qui devrait permettre aussi un classement par centres d'intérêt des fiches, notes et travaux que nous pourrions réunir.

Le plan d'étude de « recherches libertaires » pourrait s'articuler ainsi :

**1) BASES THEORIQUES :** Reprendre l'histoire de la pensée libertaire, en suivant simultanément l'évolution du problème de la liberté dans l'histoire de la philosophie. Point d'aboutissement : la liberté dans la pensée contemporaine. Préciser aussi les positions philosophiques qui orientent l'attitude prise face au problème de la liberté : rationalisme, matérialisme, etc.

**2) L'ANTHROPOLOGIE LIBERTAIRE :** Le problème de la liberté dans les « sciences de l'homme ». Peut-on définir des hypothèses et des méthodes libertaires en psychologie, en sociologie, en histoire ? Qu nous apprennent ces sciences sur les cheminements de la liberté ? (2).

**3) L'ETAT :** Y a-t-il une « structure étatique » permanente sous les diverses formes que l'Etat a prises dans l'histoire ? Quels sont les rapports entre l'Etat et les classes sociales, plus généralement la vie sociale, la société ? Nous aurons à refaire une psychologie du pouvoir, à dégager les relations complexes qui existent entre volonté de puissance et volonté de soumission. Il faudra reprendre enfin le grand débat sur la suppression ou le dépérissement de l'Etat, la « dictature du prolétariat ».

**4) LA GUERRE :** Etudier la réalité de l'Etat, c'est aussi analyser des phénomènes comme le nationalisme, l'impérialisme, la guerre. Le rôle des facteurs économiques dans les causes des guerres récentes a été souvent développé. Mais a-t-on assez réfléchi aux conditions psychologiques, sociologiques (autres qu'économiques) qui poussent une société vers la guerre ? Une telle tentative de « **polémologie** » (Bouthoul) peut-elle renouveler le pacifisme, susciter de nouvelles formes de lutte contre le danger de guerre ? Sur un autre plan, il faudra dégager les caractères particuliers des « **guerres de libération** », les rapports, trop vite affirmés ou niés, entre nationalisme et révolution.

**5) SOCIETE INDUSTRIELLE ET BUREAUCRATIE :** Sous quelles formes la **lutte des classes** se manifeste-t-elle dans la société industrielle ? Il faudra préciser les rapports entre le capitalisme moderne, l'Etat, la bureaucratie ; le rôle de la bureaucratie dans l'**organisation du travail**. Analyser le conflit fondamental entre exécutants et dirigeants, les contradictions de l'organisation hiérarchique, l'opposition et la contestation dans le travail. Nous poserons inévitablement la question de l'intégration et de la bureaucratiation des organisations « ouvrières ». Plus généralement, nous analyserons les **méthodes de conditionnement et de manipulation** mises en œuvre pour contrôler la vie quotidienne : propagandes et publicité, psychotechnique. Une telle analyse débouchera sur « une critique de la vie quotidienne » (Lefebvre), et sur l'examen des différentes formes d'opposition, « sauvages » ou concertées, aux différentes formes d'aliénation.

**6) LOISIRS, ACTIVITES ARTISTIQUES, EDUCATION :** Le problème de la société industrielle entraîne celui de la culture de masse et du conditionnement par les « **mass media** ». Si dans l'organisation bureaucratique l'individu est de plus en plus réduit à la passivité, les « **spectacles** » de tout ordre qu'on organise pour ses loisirs l'engourdissent dans une attitude de spectateur, de voyeur. Dans quelle mesure les diverses formes d'activité artistique développent-elles la séparation entre organisateurs actifs et consommateurs passifs ; peut-il y avoir un art révolutionnaire, à quelles conditions ? On nous annonce l'**ère des loisirs** : il s'agirait de savoir si elle promet un nouvel épanouissement de la liberté individuelle et collective, ou au contraire la manipulation systématique de foules amorphes par les « **organismes des loisirs** » ? L'anarchisme a toujours affirmé la fonction émancipatrice de la « **culture populaire** » : les organismes existants d'« **éducation populaire** », de plus en plus contrôlés, soutenus, créés par l'Etat ne sont-ils pas en train d'établir un inquiétant quadrillage ? Comment réagir ? En quoi peut consister une action libertaire sur le plan culturel ? Et comme plus généralement l'information correcte, la formation du jugement présupposent une éducation qui prépare le terrain, nous aurons à étudier les méthodes pédagogiques actuelles pour préciser en quoi elles peuvent promouvoir une éducation libertaire.

**7) L'ORGANISATION ET LA GESTION SOCIALISTES :** La constitution d'unités culturelles actives et non-conformistes repose le problème de la **décision** et de la **responsabilité collectives** que nous rencontrons déjà sur le plan du travail. L'anarchisme accorde une importance fondamentale au **groupe** : le développement actuel de la psychosociologie, de la « **dynamique des groupes** » etc., peut nous permettre d'aborder plus méthodiquement ces questions. Le socialisme

libertaire a derrière lui toute une série d'expériences (coopératives, communauté de production, anarcho-syndicalisme) qui appellent un premier bilan de « **l'expérimentation micro-sociale** », en tenant compte aussi des tentatives d'auto-gestion sans référence explicite à nos théories. Toutes ces recherches devront être restituées par rapport à la société globale, et mener aux questions du fédéralisme, de la démocratie, du plan, etc. Elles poseront aussi le problème du réformisme, de l'intégration à la société capitaliste.

**8) LA REALISATION PERSONNELLE :** La lutte pour une société socialiste ne dispense pas, mais au contraire implique le souci d'une existence personnelle libre et créatrice. Selon quelles valeurs se définit une existence libre, quelles relations avec autrui implique-t-elle ? Est-il possible d'élaborer, d'expérimenter des « **techniques** » de libération, d'**individuation** ? La réflexion sur la liberté, les recherches sociologiques, psychologiques, l'expérience quotidienne devraient converger ici vers l'ébauche d'un « **art de vivre** » libertaire.

**9) L'ACTION REVOLUTIONNAIRE :** La plupart des points envisagés dans ce plan débouchent sur le problème de l'action révolutionnaire, à des niveaux différents selon la sphère d'activité envisagée. Il faudra pour finir examiner la cohésion et la complémentarité des différentes formes de l'action révolutionnaire, dans le contexte présent, et la ou les formes d'organisation qu'implique une telle action.

Le travail prévu par ce plan consistera donc pour l'essentiel à restituer les thèmes fondamentaux de l'anarchisme dans le contexte de la société actuelle, en reprenant dans une perspective libertaire les méthodes des sciences humaines et sociales. Nous essayerons d'éviter l'éclectisme et la confusion (qui proviendraient de la multiplicité des méthodes en cours) par une réflexion rigoureuse sur les méthodes, par l'effort pour dégager des **méthodes libertaires**. On pourra remarquer que ce plan présente au moins un avantage : il ne tient aucun compte des tendances « cristallisées » de l'anarchisme, tout en reprenant, dans leur complémentarité, les problèmes et champs d'activité de chacune.

Reste à voir si ce programme résistera à l'épreuve. Cela dépendra d'abord de l'intérêt que nous rencontrerons, des travaux que nous pourrions réunir. Et nous pourrions peut-être, après une période de défrichage, entamer une nouvelle étape : l'organisation de journées d'études sur des thèmes précis.

René FORAIN.

(1) Voir le « Monde libertaire » d'avril. Il s'agit, évidemment, d'un travail de recherches **coordonné** et non pas « **subordonné** », comme on me l'a fait dire... (3° §).

(2) Pour plus de détails, voir le ML d'avril.

(3) Les lecteurs qui se proposent de participer à cette initiative peuvent écrire à **Recherches libertaires**, 3, rue Ternaux, Paris-11°.

## Classiques de l'anarchisme

# ENLEVONS A LA GUERRE LES ÉLÉMENTS DE VIE

Le pacifisme absolu n'est pas viable dans nos mœurs, dans nos institutions, dans nos formations politiques, dans nos antagonismes économiques. C'est à une œuvre d'ensemble d'organisation humaine — milieu d'entente et de solidarité — que le pacifisme doit s'atteler. Et il ne peut poursuivre cette tâche d'envergure, ni envisager d'atteindre à ses fins, s'il ne s'attaque délibérément aux sources des conflits qui enveniment, qui empoisonnent les rapports quotidiens, aux obstacles perfides qui encombrant le champ de la fausse paix ambiante, en vicient l'atmosphère et en marquent la précarité.

Il faut assurer à la paix les conditions sociales de sa vitalité et atteindre à l'harmonie internationale. Une harmonie de fond, de coexistence consciente et volontaire, et non ce voile verbal entretenu par d'abusants palabres dont les maîtres des nations couvrent leurs manœuvres souterraines. Sans cette base, la paix ne cessera pas d'être une forme traîtresse de la guerre, une guerre larvée, traînant avec elle l'inquiétude et les alarmes, essayant aussi ses victimes. Elle restera un état de guerre latent et équivoque jusqu'au jour où, à la faveur de circonstances complètes, elle prendra corps dans l'éclat, passera des violences sourdes et hypocrites aux massacres cyniques et aux destructions ouvertes...

D'un remarquable article de J.-M. Domenach, dans la revue *Esprit*, se dégage une conception du pacifisme qui le situe en dehors et au-dessus des aspirations platoniques des masses, opposées au fond à la guerre et qui s'y laissent conduire, qui parfois même, pour des raisons idéologiques, des espérances inapprofondies, la regardent comme la porte de salut et une manière de libération. Rares sont, dit-il, ceux qui veulent ouvertement la guerre, mais qui non seulement savent y acheminer les foules qui vont avoir à la payer de leur sang, mais encore y font participer maints pacifistes qui n'ont pas compris le sens rigoureux de la paix et se sont refusés à apercevoir qu'une certaine paix — accalmie transitoire, étape de réparation et de préparation — contient en puissance une guerre honnie de la plupart des hommes.

« La guerre moderne est moins un phénomène de

volonté que de passivité... » Une fois entrées dans la guerre, les foules s'y adaptent, se familiarisent avec une certaine normale de la guerre longue, s'y laissent vivre... et par ailleurs mourir. Elles n'y entrent ni ne s'y maintiennent par option, mais, si paradoxal que cela puisse paraître, elles y trouvent des accommodements et une sorte de tranquillité d'esprit : « La guerre décharge les individus des responsabilités politiques, sociales, familiales, du souci fatigant de choisir, etc. »

Il y a, c'est évident, un malentendu du pacifisme et la paix qui nous entoure n'a pas cette texture morale que lui prêtent à la fois des sentimentaux, des velléitaires et des gens à courte vue. « Toutes les définitions vertueuses — dit J.-M. Domenach dans son article : « Les pacifismes et la guerre » — qu'on a pu donner de la paix ne concernent qu'un type irréel : la paix sous nos yeux ne coïncide ni avec la justice, ni avec la liberté. Au temps de Péguy, elle avait pour rançon les massacres d'Arménie et l'oppression tsariste. Aujourd'hui, des millions d'hommes, des portions de continent sont immobilisés dans le servage et la misère physiologique. Notre paix n'est pas belle à voir : repue, policière, dégoûtante de grandes tyrannies et de petites guerres. Toutes les paix furent ainsi, au point que la guerre put apparaître comme l'intervention justicière du destin. Il serait puéril, en effet, d'imaginer la guerre comme une aberration soudaine : elle surgit de la paix à la faveur d'occasions qui, en elles-mêmes, semblent peu décisives. Mais la cause profonde de la guerre n'est pas dans les instincts inavoués de l'homme ; ils s'y satisfont, c'est vrai, mais concourent de moins en moins à la déclencher. Dostoïevski le disait : « La cause de la guerre, c'est la paix elle-même... »

Car c'est dans « la paix » environnante, dans la torpeur rassurante qu'elle engendre que germe et se nourrit la guerre. Ou mieux, on l'y trouve non seulement en incubation, mais active, sournoisement agissante. Au fond, dans cette paix superficielle, la guerre ne meurt pas, elle y survit, multiple et camouflée, hydre sordide.

La paix ne peut, ne doit pas être le « bouillon de culture » de la guerre. Il faut, pour cela, qu'elle soit

hardiment créatrice. Si la paix n'est pas réparatrice de maux profonds, si elle accepte des maux égaux — sinon pires, parce que tenaces — à ceux de la guerre (misère, injustices sociales, personnalités brimées, libertés étranglées), elle paraît justifier l'espoir de ceux qui croient libérer l'homme à la faveur de la guerre, d'une guerre destructrice de malaise social, d'oppression, de criantes inégalités vitales... La paix n'est qu'une attente de guerre si elle accepte le statu quo d'une société menteuse, l'exploitation des hommes et la contrainte des individus.

Le pacifisme qui réclame dans le sein même d'un monde agité de convoitises, d'oppositions aiguës ou latentes, une sécurité durable, une enviable euphorie générale, ce pacifisme se leurre et nous trompe car il laisse à la guerre son mirage de recours suprême, l'arbitrage par la violence souveraine. Ce pacifisme ne peut pas être l'appel théorique et passif à cette existence de paix à laquelle aspire la majorité des hommes. Car la guerre en puissance demeure vivante dans un social perturbé, que l'iniquité domine.

Il n'est pas, sans justice, de paix véritable. Et le pacifisme est non seulement impuissant mais dangereux lorsqu'il masque d'espoirs vains le bouillonnement des nations, les remous profonds des masses, et n'en recherche — pour contribuer à les résoudre — les causes permanentes.

Le pacifisme que nous comprenons ne peut être — consciemment ou non — acceptant de tant de conditions qui préparent les boucheries humaines ; il est le combattant d'une paix aux bases équitables. C'est-à-dire que son activité doit être, en un sens large et élevée, révolutionnaire.

Enlever à la guerre ses éléments de vie, son terrain, son atmosphère d'incubation, ses circonstances et ses occasions, ses prétextes et ses « fausses raisons ». Et, pour cela, il faut arracher le « social » des mains des aventuriers du profit, établir pour tous les hommes un accès équitable aux biens généraux, et, dans un monde enfin équilibré, unir les peuples affranchis d'absurdes convoitises... Tant que la terre ne cessera pas d'être la jungle, pas de paix possible. Il n'y a pas de paix véritable sans justice.

Stephen MAC SAY  
(Propos sans égard).



# "LA BATAILLE DU JAZZ"

LES messieurs de la rue Chaptal (« Jazz Hot ») et les membres du clan Filippachi (« Jazz Magazine ») ne sont pas contents : le pape de Montauban (Hugues Panassié) vient de sévir une fois de plus. En ajoutant les éditions Albin Michel (collection Aujourd'hui) à son déjà long catalogue (Corrèa, Belvédère, Deux Rives, Laffont — je ne cite que ses éditeurs français) celui que Boris Vian appelait le Père Hugues Panne d'Acier déborde largement le cadre paroissial de son Bulletin du Hot Club de France (H.C.F.).

Je n'ai pas attendu les articles dithyrambiques de Kléber Haedens (« Paris-Presse » du 10-4) et de Jacques André (« Combat » du 12-4) pour lire « la Bataille du Jazz » de Panassié et pour me faire une opinion.

## Un échange de bons procédés

Le livre est dédié « à mon ami Michel Perrin » (collaborateur des « Nouvelles Littéraires » et d'autres publications). On me permettra d'expliquer cette dédicace par le fait qu'en 1952, lorsque Michel Perrin publia un recueil de parodies « Monnaie de singe » (chez Calmann-Lévy) non seulement il parodia Panassié parmi des auteurs tels que Swift, Sade, Sartre, Chateaubriand, Claudel et Cocteau, mais encore il dédia son livre « à Hugues Panassié ».

## Du rabâchage

Après la dédicace, dans une introduction succincte (trois pages) Panassié juge nécessaire d'affirmer : « Il n'existe pas de « conception Panassié » du swing. » Alors, pourquoi écrit-il depuis plus de trente ans ? (Son premier bouquin sur le jazz parut en 1934.)

Ensuite, Panassié commence la première partie de son livre : « Ce qu'est le jazz ».

Cinquante pages pour nous rappeler l'A.B.C. de la chose, c'est beaucoup et c'est peu. C'est beaucoup (sur 200 pages) pour l'initié qui n'a pas de temps à perdre. Il veut un livre sur la bataille du jazz et non un livre répétant ce qu'il sait depuis qu'il s'intéresse au jazz. C'est peu pour le profane qui cherche autre chose que des formules toutes prêtes... Qui a créé le jazz?... Qu'est-ce que le jazz?... Une langue musicale, il faut en connaître la prononciation... Une musique de danse... Un art collectif... Qu'est-ce que le blues?... Panassié a dit et redit tout cela depuis trente ans. Quelle(s) nouveauté(s) prétend-il apporter aujourd'hui ? A la lumière de quelle découverte ?

## Des querelles de clochers

Le gros morceau, c'est évidemment la deuxième partie qui donne son titre au volume : « la Bataille du jazz ».

Panassié rappelle brièvement l'essor du jazz en France, la naissance du « pseudo-jazz progressiste ». Puis il attaque : « En écrivant cette phrase : « Le bop n'est pas du jazz », Hugues Panassié s'est délibérément placé dans les rangs des réactionnaires de toujours. (André Hodeir, « Hommes et problèmes du jazz ».) Voilà un bel exemple de la confusion que la critique conformiste entretient dans

l'esprit de ses lecteurs ! En effet, ce n'est pas moi qui ai prononcé cette phrase le premier. C'est le créateur du bop, Charlie Parker lui-même... » Le ton est donné, Panassié va pouvoir désormais abattre ses cartes.

Depuis sa dernière version de l'« Histoire du vrai jazz » (chez Laffont, en 1959) il a eu le temps d'éplucher la presse et il ne s'en est pas privé. Ainsi est-il armé pour bombarder à coups de citations ses adversaires, ceux qu'il appelle les « pseudo-critiques de jazz » ou les « critiques progressistes » ou encore les « critiques conformistes ».

## A propos de bosse

Je crois avoir trouvé un exemple typique de la manière de Panassié dans ce chapitre (huit pages) qu'il consacre à André Hodeir, « le phare de la critique progressiste ». D'abord, en exergue, une citation :

« Je ne sais pas si la musique que j'écris peut être repensée » (André Hodeir).

Panassié jongle avec les contradictions de ce petit monde des musiciens et des critiques. Puis il note :

« M. André Hodeir, le pitoyable maître à penser de la clique progressiste, s'est vainement débattu pour éviter d'être pris dans l'engrenage. »

Enfin, voici comment il termine son chapitre :

« A vrai dire, M. Hodeir apparaît si constamment infatigé de son importance et si hautain vis-à-vis de remarquables jazzmen noirs qu'on se demande si quelque racisme plus ou moins conscient ne l'habite pas. A ce propos, j'ai relevé un jour une phrase significative de M. Hodeir parlant du merveilleux batteur Chick Webb : « On peut dire de ce petit batteur nègre et bossu qu'il eut du génie. » Et j'ajoutais : « Nègre, bossu, M. Hodeir semble faire ici l'énumération des tares physiques de Chick Webb. Sans doute fera-t-il remarquer que ses déclarations générales sur les Noirs le mettent au-dessus de tout soupçon. N'empêche que ça lui a échappé. »

« Après trois ans de méditation, M. Hodeir se décida à répondre (si l'on peut dire) ceci : « Ce culte imbécile selon lequel il n'est pas permis d'écrire que Chick Webb était bossu (un Noir ne saurait être bossu) conduit au rejet de toute la culture européenne. »

« Pitoyable dérobade : ce qui a « échappé » à M. Hodeir n'est nullement d'avoir écrit que Chick Webb était bossu, mais c'est d'avoir relié « nègre » et « bossu » par une conjonction, impliquant par ce « et » que le fait d'être nègre était un défaut physique, une malformation comme le fait d'être bossu. Tel est le phare de la critique progressiste en France. »

Et voilà à quoi joue Panassié.

## Progrès ou évolution ?

Panassié commence, bien sûr, par une citation son chapitre sur « le progrès » :

« L'actuelle complexité harmonique doit être comprise comme le résultat d'un progrès continu du jazz de ses origines à nos jours. » Cette phrase de M. Lucien Malson,

cueillié dans la revue « Les Temps Modernes », est caractéristique du genre d'arguments que se mirent à brandir à tout bout de champ les critiques progressistes pour essayer d'assurer la victoire du bop sur le jazz. Trop incompetents pour soutenir la discussion sur le terrain musical, ils préférèrent prôner le pseudo-jazz moderne au nom du dogme du progrès continu.

« Or le progrès continu, en art surtout, est une idée-mythe que les faits démentent constamment. »

« La vérité, c'est que l'argument du progrès en art n'est avancé que par des cerveaux indigents ou des gens de mauvaise foi. »...

Et Panassié galope sur sa lancée avec le renfort de Baudelaire, de Pascal, et de Tristan Bernard !

Mais il n'a pas dû réussir à se convaincre lui-même car dans le chapitre suivant, il se met à disserter sur « l'évolution ».

« L'Évolution (avec un grand E) est un mythe qui masque (à peine) le mythe du Progrès continu... »

« En réalité, le jazz, comme toutes les musiques, comme toutes les formes artistiques, a changé, c'est-à-dire a évolué au cours des années. »

Et Panassié a trouvé ça tout seul ! Mais il ajoute :

« De toute façon, il y a tricherie dans la manière dont les critiques progressistes font usage du mot évolution. »

Allons, messieurs, mettez-vous d'accord sur les mots ! Retournez à l'école, s'il le faut, mais dans la même classe, s'il vous plaît, et rappelez votre vocabulaire ?

Boris Vian savait rire et faire rire des travers de Panassié. Aujourd'hui, Boris Vian n'est plus, mais cette histoire de conjonction entre nègre et bossu et ces prudhommesques dissertations sur progrès et évolution nous font penser à lui. Merci, Panassié.

## Le pape et la « mafia »

Enfin, Panassié a son mot à dire sur la « mafia du jazz ». Car il la connaît bien. En somme, la bataille du jazz, c'est tout simplement sa lutte à lui, pour le « vrai jazz », contre la « mafia progressiste ».

Les lecteurs de ce journal connaissent bien, eux aussi, la mafia du jazz depuis l'article paru en juillet dernier (n° 103). Selon Panassié, la paternité de l'expression reviendrait à Jacques André (dans « Combat » du 22-2-60). C'est à peu près la seule révélation.

Dans sa conclusion, Panassié est optimiste pour le « vrai » jazz alors que, selon lui, le « faux » se trouve dans une impasse. Ne serait-il pas préférable d'en finir une fois pour toutes avec les discriminations odieuses, les interdits, les excommunications ? Assez de querelles de clochers ! Cessez-le-feu entre le pape et la mafia ! TOUS ENSEMBLE menons la VRAIE « bataille du jazz », c'est-à-dire la bataille POUR le jazz, CONTRE l'ignorance et la sottise !

Jean-Louis GÉRARD.

# PROPOS SANS ÉGARDS

IL y a toujours une certaine vanité à rendre compte d'un ouvrage sur l'impression que vous laissez une première lecture.

Mais cette vanité est plus audacieuse encore, lorsqu'il s'agit d'un livre qui mérite d'être lu et relu.

Ici, l'auteur, à un âge où ses semblables se reposent sur leurs lauriers et vivent sur leur acquit, ici l'auteur tente de réaliser le rêve de tout écrivain et de tout homme : se résumer dans un ouvrage où il se met tout entier, synthèse, quintessence et couronnement de toute sa production.

Celui qui n'aspire pas à réaliser une création de génie chaque fois qu'il met une œuvre en chantier est indigne de mettre la main au pinceau, au ciseau ou à la plume.

Ce désir de se surpasser, dépassant le stade littéraire, est un besoin même de la vie.

Comment donc résumer un livre qui, lui-même, se présente à nous comme le résumé d'un homme.

Tout s'y mêle : grands problèmes, pensées intimes, sentiments secrets.

La vie de tout être n'est-elle pas faite de détails, et qui dira avec certitude ceux qui sont majeurs ou mineurs, les choses n'ayant que l'importance que nous leur donnons, et variant selon celui qui les voit et qui les juge.

A cette disproportion du sujet ou plutôt des sujets, l'expression trouvera place en une ligne ou s'étendra sur une page, mais en conservant toujours ce caractère dense, qu'il s'agisse de maximes, de pamphlets, d'études ou d'anciens articles, parus çà et là.

Au seuil de chaque chapitre l'auteur appelle le témoignage d'illustres devanciers, dont les citations placées en exergue forment un banquet de l'esprit, auquel il convie tous ses amis de cœur, d'Épicure à Albert Camus et parfois ses ennemis même, dont il relève une pensée juste, ou dont il met à nu la sottise et le cynisme.

Ce qui m'apparaît d'essentiel dans ce livre (qui est essentiel lui-même), c'est ce refus de déifier des entités, non seulement celles des religions classiques, agencées d'hommes et de volontés, mais aussi celles de notre monde moderne : progrès, science, travail et l'homme lui-même, dès lors qu'on le considère comme un être exceptionnel auquel le reste de la vie doit être soumis.

Il a du reste pour cet homme un jugement lucide qui contraste étrangement avec l'immense bonté qui se dégage de l'œuvre.

Contradiction ? Non pas. Celui qui est aveugle n'est bon que par aveuglement ; n'est véritablement bon que celui qui, connaissant la bassesse et la cruauté humaines, ne donne pas par calcul ou par ignorance.

Dès les premières pages du livre il s'écriera :

« L'homme n'est qu'un bandit, le plus fourbe de la nature, et c'est un bandit savant. »

Ce refus d'une admiration béate pour des mots dont on prétend clore la discussion et la bouche des contradicteurs : « On ne va pas contre le progrès » ou « La Science nous impose », ce refus du servage à des choses dont nous croyons être le maître, nous le retrouvons sous-jacent tout au cours de l'œuvre de Stephen Mac Say.

De cette position découle le rejet des préoccupations humaines futiles, nuisibles parfois, envahissantes toujours, dont l'homme se trouve subjugué :

« L'homme ne peut être libre qui ne sait commander à ses besoins, car ceux-ci s'accroissent avec le progrès et l'asservissent à leurs exigences illimitées. »

Et plus loin, au chapitre de la Sociologie :

« L'égalité — celle qui touche aux matérialités notamment — n'intéresse-t-elle pas le peuple avant qu'il ne se passionne pour la liberté ? Et comme semblent l'admettre certaines tendances sociales actuelles, ne saurait-il pas se passer d'elle si on lui donne, d'autre part, des satisfactions substantielles ? »

Cependant, l'auteur ne refuse l'aide du progrès que dans la mesure où il assujettit l'homme plus qu'il ne le soulage, que lorsqu'il lui apporte un soutien illusoire et lui crée des besoins superflus et disproportionnés avec l'effort qu'il lui demande.

Nous pouvons en juger par ces quelques lignes touchant le problème démographique :

« A une époque où l'industrie se passe de plus en plus de l'effort humain, nos « sociologues » au pouvoir s'ingénient... à réclamer le pullulement de la progéniture. »

« Mais quand la machine pour produire n'aura plus besoin, autour d'elle, que d'un infime personnel de surveillance, il faudra bien, pour fournir du travail aux monstres mécaniques, que l'on fasse tuer des hommes. Car on ne s'arrêtera pas encore à l'idée — si simple mais contraire aux appétits — de faire servir l'œuvre des machines au bien-être des vivants. »

Au cours des quatre cents pages du volume, Stephen Mac Say passera en revue la Religion, le problème de la Paix, celui de la Liberté et ceux plus particuliers de la mode dont il souligne le ridicule et la tyrannie, de la critique dont il stigmatise la veulerie et celui des animaux au sujet desquels il entreprend un émouvant plaidoyer.

Il définit sa position vis-à-vis du déisme :

« Mais vous êtes chrétien, me diront certains. Non, je ne suis pas chrétien. Ou si l'on veut, chrétien sans la

croissance au Christ-Dieu, avec le doute même de Jésus-homme. »

Ainsi, et il le dit plus haut, le Christ est pour lui un symbole.

Ce qui doit lui interdire sans doute aussi de se laisser accoler l'épithète de chrétien, c'est l'engagement inconditionnel et exclusif qui s'y attache, l'interdiction de pouvoir sourire à telle autre sagesse, dès lors qu'on a consenti à répondre à celle d'un Jésus.

Il refuse la religion, non seulement en raison des crimes de son Eglise, mais aussi en raison du crime initial de la nature (œuvre de Dieu) qui a fait du crime une loi et une nécessité.

Au sujet de la politique et du parlementarisme, nous y trouvons une remarquable analyse.

« La politique est par excellence le terrain de l'inconséquence endémique, à la fois sereine et canaille... »

« Aujourd'hui, l'inconséquence est devenue un des mensonges conventionnels de la démocratie et la règle se soutient par l'inconséquence comme la religion par l'absurde. »

Aussi nette est sa position touchant la Liberté :

« Equivoque et dangereuse est la thèse qui demande la vérité à un compromis et entend partager, à titre égal, entre la liberté et l'autorité, sa sollicitude. A ce soin suffisent les Etats qui ne font semblant de s'intéresser à la liberté — danger pour qui commande — que pour mieux masquer leur entreprise de domination. »

Et plus loin :

« N'est pas la liberté celle de la République patricienne, malgré le dévouement des Brutus et des Caton, le plaidoyer des Tacite et des Cicéron, ni celle de l'Eglise malgré ses protestations, ni celle de la France consulaire, malgré ses prétentions au libéralisme, ni celle des démocraties prometteuses, en dépit de la sincérité de ses protagonistes, ni celle des fausses républiques modernes que régissent les ploutocrates, ni celle des « républiques sociales » que façonnent les dictatures. »

Sur le problème de la Paix (que l'auteur ne peut séparer de son contexte social), les lecteurs pourront en juger par la reproduction que nous en donnons dans ce journal sous la rubrique « Classiques de l'Anarchie ».

Voilà résumé un tel livre, si tel livre peut être résumé, et en en oubliant les aperçus, les beautés et les lumières, traînant derrière elles de radieux prolongements.

Maurice LAISANT.

(1) En vente à notre librairie.

## "HAINES"

C'EST une histoire très simple avec laquelle nous nous familiarisons malheureusement trop souvent. Celle-ci a pu exister et peut à chaque instant avoir lieu dans n'importe quelle région de notre planète.

Si vous vivez dans un Etat dans lequel vous n'êtes pas né, la loi des hommes vous interdit d'être comme les individus de cet Etat. Vous faites partie de cette minorité qu'on appelle les « étrangers ». Comme vous n'avez pas le même type, voire la même couleur de peau, voire le même langage, on va vous loger dans des bidonvilles, on vous fera faire les travaux les moins rémunérés. L'Etat, la population qui vous aura accueilli va vous rejeter. C'est une contradiction absurde et pourtant réelle qui est appliquée dans une large envergure.

Sur cette base, Daniel Mainwaring a écrit le scénario d'un film qui a été réalisé par Losey aux Etats-Unis en 1949 (sic). (Losey est le réalisateur du

*Servant, Des Damnés, Pour l'exemple;* autant de films que de petits chefs-d'œuvre.) Losey est un des rares metteurs en scène qui doit jongler avec la censure pour pouvoir sortir un film.

*Haines* est l'histoire d'un jeune Porto-Ricain qui vit dans un Etat du sud des Etats-Unis. A la suite d'une rixe causée par un accident d'automobile, la haine va se dévoiler entre les « Blancs » et les « basanés ». Après une bagarre dans un bal, le Porto-Ricain va être successivement accusé injustement de vols, de viols et sera déclaré « danger public ». La police, la presse et toutes les personnes qui dirigent la ville vont extérioriser l'instinct primaire de la foule qui va, de ce fait, vouloir sévir à sa manière, et instaurer sa justice aveugle.

Le vrai visage de l'information nous est dévoilé. Dans *Haines*, au fur et à mesure de l'évolution des événements, les grandes manchettes des

journaux, les appels télévisés vont produire de plus en plus un effet de révolte parmi la population. A partir de ce moment, on s'en prend à tout ce qui est étranger. On lynche, on tue sans savoir pourquoi. On veut venger sans connaître les raisons. Les uns doivent vendre des journaux, des armes, et pour cela on trouve les premiers arguments venus, ceux de la haine par exemple; les autres enregistrent cette information et laissent agir leurs instincts comme l'effet d'un barbiturique, les instincts de la haine.

Mais, au fait, le processus et les effets sont les mêmes à Alger, à Berlin, à Moscou, à New York, à Paris. Si vous allez voir ce film, si vous le voyez avec une certaine objectivité, vous découvrirez les dangers de notre société qui développe le racisme mais aussi la haine. Dans nos pays, la victime est un « nègre », un « youd », un « raton » mais c'est aussi l'indi-

vidu qui ne se révolte pas contre ces moyens qui façonnent des robots humains.

Les Français, et la guerre d'Algérie nous l'a prouvé récemment, sont profondément racistes. Mais là encore, il faut accuser ceux qui fabriquent l'esprit raciste et qui préfèrent abrutir les individus avec leurs drogues à grands tirages. Politiquement et financièrement, c'est plus rentable.

Le film de Losey nous le démontre bien. Le racisme issu de la haine amène au *Lawless* (1), au désordre, mais surtout pas à l'Anarchie. Au travers des ghettos de Roumanie et de la ségrégation raciale en Alabama, ni le communisme totalitaire, ni le capitalisme n'ont apporté à l'homme une fraternité réelle et universelle.

Michel Michot-Lazarski.

(1) *Lawless* est le titre du film en langue anglaise et qu'on peut traduire par désordre.

## DISQUES

## LÉO FERRÉ

LÉO FERRE a fait en mars, à Bobino, une rentrée très remarquée. Remplaçant au pied levé un Charles Trenet empêché par la maladie, Léo avait néanmoins un « tour » très cohérent où les nouvelles chansons n'étaient sans doute pas assez nombreuses à son goût.

Le public de Ferré et celui-ci se méritent mutuellement. Si Léo obtient tant de succès, c'est qu'il apporte à chaque fois qu'il revient « quelque chose », si le public

y trouve son compte, c'est que de son côté il doit faire un effort; il ne s'agit pas ici d'entendre mais d'écouter.

Barclay, l'éditeur de Léo, vient de sortir des presses un nouveau 45 tours Médium, comportant quatre chansons nouvelles (1): « La chanson des amants », « Ni Dieu ni maître », « L'enfance », « Monsieur Barclay ».

Très bien accompagné par l'orchestre de Jean-Michel Defaye, Ferré nous donne

une fois de plus la preuve de sa maturité d'auteur et d'interprète.

« La chanson des amants » est une fort jolie valse où l'on retrouve la gouaille populaire dont nous sommes aujourd'hui privés.

« Ni Dieu ni Maître », devise chère à notre cœur, est un implacable réquisitoire contre la peine de mort, réquisitoire pour une fois formulé par un anarchiste.

« L'enfance », délicieuse chanson tendre

et mélancolique, démontrerait, s'il en était besoin, les qualités d'observation du poète.

Enfin, « Monsieur Barclay » est une charge pleine de malice des procédés commerciaux de l'édition actuelle. N'en disons pas plus pour ne pas gâcher le plaisir des discophiles. Un très bon 45 tours qui aidera notre impatience à attendre le 33 tours que nous espérons...

J.-F. STAS.

(1) Disque 70.788, Barclay, en vente à la Librairie Publico, 3, rue Ternaux à Paris (11<sup>e</sup>).

Au gala du groupe  
Louise MICHEL

COMME les autres années à la même époque, le groupe Louise-Michel a organisé son Gala. Comme les autres années, bien avant le début, une

foule, constituée par des « anars » fidèles, des amateurs de la bonne chanson, s'était donné rendez-vous pour assister à un spectacle de choix. Encore plus cette an-

née, des jeunes, nouveaux venus aux idées libertaires, nous ont demandé à cette occasion la possibilité de venir renforcer notre mouvement.

Cette fois, notre camarade Suzy Chevet a fait appel pour constituer son « plateau » à des interprètes beaucoup plus égaux par leur talent que précédemment. Il n'y avait pas une mais plusieurs grandes vedettes. Léo Noël présenta, avec un brio reconnu par tous, des noms qui couvriront très bientôt les têtes d'affiches des grands music-halls et des cabarets très cotés de la rive gauche.

Gilbert Grenier nous mit dans l'ambiance de la chanson d'avant-garde en s'inspirant beaucoup de Brassens, Ferré, etc. Jacques Delord n'avait peut-être pas besoin de nous prouver qu'il avait un grand talent, souvent mal récompensé, car il est toujours difficile de faire bondir le public avec des jongleries, même si elles sont originales. Stéphane Ariel, beaucoup plus connu par les amateurs des théâtres banlieusards, est venu nous donner une note poétique, et ce, avec une grande présence. Le folklore sud-américain était là avec Los Changos. Brigitte Fontaine et son humour « d'affreux Jo-Jo » a eu un grand succès, le succès qu'elle méritait. Un excellent Craeme Allwright nous a fait entendre ce qu'était la musique typique des Etats-Unis, des ballades de la Guerre de Sécession au « Métro de Boston », en passant par le Texas.

Les Garçons de la Rue ont fait leur réapparition après quelque temps de retrait. Cela leur a été très bénéfique, puisque leurs chansons aussi bien chantées que mimées plurent très largement aux spectateurs.

Après son couronnement des « Bravos du Music-Hall », Maurice Fanon est venu nous donner un aperçu de son vaste répertoire. Si certaines de ses chansons ont un caractère fantaisiste et d'un goût plus commun, d'autres, comme « l'Echarpe » et « La petite Juive », le mettent à un plus juste niveau. Le bon vent de succès mérite indubitablement de souffler sur Fanon. Il a d'ailleurs déjà commencé.

Avec une allure très distinguée et discrète, Barbara s'est assise à son piano et nous a enjôlés. « Il pleut sur Nantes » est le type de chanson qui enthousiasmera un public choisi et de bon goût. La salle entière la rappela de nombreuses fois et lui donna la primauté des applaudissements de la soirée.

Maurice Laisant, très brièvement, situa le mouvement anarchiste à l'heure du chaos politique que constituent les élections passées et à venir.

En conclusion, nous pouvons dire que ce gala, pleinement réussi, a démontré, au travers des jeunes présents dans la salle, le caractère éternellement nouveau de notre Fédération anarchiste.

A l'année prochaine.

Michel M.-L.

## RADIO

L'ORTF, ce n'est pas un secret, les « huiles » se sachant bien que son règne est très provisoire bouffent allègrement le nez. Tout un chacun dans ce système de « stabilité », s'ingénie ici et là à accrocher son chariot à telle ou telle étoile. Il s'en suit toutes sortes de coups bas, rross-en-jambe et autres vacheries qui tiennent plus de la délation que de la solidarité dont avait rêvé le monarque

dans sa retraite colombeyenne. Quelle idée aussi d'avoir claironné partout qu'il potassait Machiavel! Les crabes du panier qui lui tient lieu de cour ont imité le maître.

Bien que les journaux mettent la sourdine sur la question, la publicité sur les ondes reste à l'ordre du jour. M. Dupont, qui doit encore présider le cirque de Passy (jusqu'à quand?) s'est débottonné d'une

déclaration en inaugurant le nouvel émetteur du Pic du Midi. Revenant sur une affirmation pas très lointaine, où, foi de Dupont, il n'y aurait pas de publicité importante sur les ondes nationales, il admet maintenant que, les fonds étant ce qu'ils sont, il faudra bien y passer. Scrongneugneugne, qui ment? Celui qui clame que les caisses sont pleines? Ou bien auriez-vous mangé la grenouille?

J.-F. STAS.

## TÉLÉVISION

RECTANGLE BLANC  
ET BLANC RECTANGLE

Ça devient de la démence! Du carré au rectangle on a franchi le mur de l'imbécillité étatique. Dès qu'il ne s'agit de bondieuseries (*Qu'elle était verte ma vallée!* - *Dieu est mort*) ou de films de guerre (*Les Anges de Miséricorde*), automatiquement, inéluctablement, nous voyons apparaître, sur le petit écran, la diabolique figure géométrique. Même les westerns ne sont pas à l'abri de la marque infamante. Un seul exemple: *Le Ciel est rouge*. Et que vive d'Ormesson?

## VARIETES

Les émissions de variétés sont de plus en plus décevantes. La croix d'honneur du ratage, indiscutablement, revient ce mois-ci à « Mi-figue, mi raisin », du 22 mars.

Du noir sur du blanc, du blanc sur du noir, c'était tout... à en vomir! Seule l'émission: « Tête de bois et Tendres années » se maintient dans la bonne tradition.

## LES FEUILLETONS

« Belphégor »! Si l'absence de conclusion est logique dans une pièce telle que *Tous ceux qui tombent*, supportable dans un drame loufoque comme *Tea-Party*, elle est inadmissible dans un feuilleton populaire style Belphégor. C'est prendre les spectateurs pour des cons ou, plus simplement, faire esprit de bas commerce.

De profundis... pour le Saint, très bientôt pour les Indiens!

... Quant au « Cheval parlant », tout au plus anerie de bon cru.

## PITIE POUR GOGOL

Claude Santelli, avec son théâtre de la jeunesse, a définitivement acquis l'art de dénaturer les meilleures œuvres. Son *Trass-Boulba* est d'une extrême platitude historique. Le film à grand spectacle, si il ne respecte pas toujours la pensée et le texte de l'auteur, a toujours pour lui le grandiose et les mouvements de foule; Claude Santelli, lui, n'a pour lui que le vent, qu'un vent que la meilleure interprétation, dans ses moins minables décors, ne peut arrêter... A ne plus voir!

## GERTRUDE (film danois)

De ce film, diffusé en l'honneur de la visite des souverains danois, je n'ai retenu que le leitmotiv: *Gertrude* »!

La monotonie du jeu scénique,

l'abus des monologues et l'uniformité des dialogues le rendent insupportable.

## DICO-TELE

Le 8-4-65, « Actualités télévisées ». En parlant des autoroutes: « On les a réouvertes. »

On a certainement dû les refermer!

— La forme interrogative est complètement ignorée de nos animateurs et interviewers patentés, plus particulièrement dans les émissions enfantines du jeudi. Les « où tu vas à l'école » et les « dans quelle classe tu es » pullulent sans honte ni raison.

Et après ça, on nous dira encore que la T.V. n'est pas éducative!

Jean EMERY.



CLEMENCEAU BRISEUR DE GRÈVES

de Jacques Julliard  
(Julliard éditeur)

J'ai ici même présenté l'excellente collection « Archives » que dirige Pierre Nora, aux éditions Julliard. Inscriptions antiques, chartes médiévales, procès-verbaux et archives de la Préfecture de Police ou du Ministère de l'Intérieur, rapports diplomatiques, etc... tels sont les documents de première main qui servent à éclairer les événements historiques ou politiques que les auteurs présentent au public. Mais parmi les ouvrages de cette collection, dont j'ai déjà parlé, aucun n'a pour nous plus d'importance que celui qui est aujourd'hui proposé au lecteur.

Dans « Clemenceau, briseur de grèves », l'auteur a entrepris de nous conter les dessous de l'affaire de Draveil qui, en 1908, au cours d'une manifestation violente devait faire quatre morts et une centaine de blessés et créer l'occasion que cherchait le gouvernement pour décapiter la C.G.T. L'auteur, partant des archives syndicales et de celles de la Préfecture de Police, nous retrace minutieusement les motifs qui décidèrent les responsables de la Fédération du Bâtiment d'organiser une manifestation à Ville-neuve-Saint-Georges et si, on peut ne pas souscrire à toutes les considérations que lui inspirent les événements, il est certain que son analyse de Clemenceau, prisonnier de son passé de communal et de radical intransigeant et désireux de se dédouaner devant un Parlement réactionnaire, est saisissante.

Plus que l'événement, maintes fois relaté dans la presse et la littérature ouvrières, ce sont ses conséquences qui devaient attirer l'attention du Mouvement ouvrier... La provocation fut certaine. A cette époque la Préfecture de Police entretint des mouchards dans l'organisation syndicale. Ceux-ci servaient d'abcès de fixation. Les archives aujourd'hui connues, ne laissent aucun doute sur le rôle joué par Métivier, secrétaire du syndicat des blanchisseurs, dans la provocation de Draveil. D'ailleurs, le mouvement syndical qui se méfiait du personnage, l'écartera de toutes responsabilités. Les conséquences de cette méfiance vont être incalculables et pendant des années la C.G.T. va subir le contre-coup du climat que la découverte des agissements de la police va créer.

Et cependant, lorsqu'on consulte les archives, on s'aperçoit que les agents provocateurs furent peu nombreux.

Qu'aucun n'occupa un poste suffisamment important pour avoir un rôle déterminant dans la conduite de la grève de Draveil. La colère, comme la brutalité de la police suffisent à expliquer le drame. Et même si Métivier, qui d'ailleurs n'avait aucune responsabilité dans la conduite du mouvement, se livra à d'incontestables provocations, on sait à présent que de toute façon sa présence n'influença en rien les événements, mais par son caractère spectaculaire, justifia les poursuites engagées contre la C.G.T. Et nous pouvons aujourd'hui affirmer que ce n'est pas la présence de quelques agents de la préfecture de police qui « orientèrent » les actions décidées par les syndicats. Ce qui frappa l'organisation au cœur, ce ne fut pas le fait, mais sa révélation.

La politique de Clemenceau, briseur de grève et agent provocateur, eut trois conséquences tragiques. Elle introduisit dans la C.G.T. un climat de délations et celles-ci furent trop souvent un argument, dont se servirent les tendances qui s'opposaient violemment. Elle renforça la tendance réformiste qui se servit des révélations « orientées » par Clemenceau lui-même pour accuser le syndicalisme révolutionnaire de sécréter la provocation. Elle permit aux politiciens socialistes de se débarrasser de Griffuelhes et d'amorcer en faisant élire au secrétariat général, d'abord Niel, et ensuite Jouhaux, la liquidation du syndicalisme de lutte de classes au profit du syndicalisme de collaboration de classe. Mieux même, elle facilita la tâche des mouchards de la Préfecture qui, dès lors, n'eurent plus qu'à propager des bruits incontrôlables contre les meilleurs militants pour accentuer la désagrégation interne du mouvement ouvrier. Elle y introduisit cet état d'esprit, qui plus tard, permettra aux communistes de freiner aux cris de « discipline contre les provocateurs » toute action directe du mouvement révolutionnaire français.

Oui, le livre de Julliard est essentiel. L'affaire de Draveil et ses conséquences lointaines doivent être étudiées par nous avec attention. Notre mouvement libertaire fut lui aussi victime de cet état d'esprit qui joua un rôle décisif dans l'évolution de la classe ouvrière. Les nouvelles générations sont averties par l'expérience de la génération charnière qui, de 1920 à 1940, eut à souffrir de la « maladie de l'espionnage ». Dans l'organisation ouvrière, qui assure son indispensable

sécurité en silence, plus que les mouchards vrais ou supposés, ce sont ceux qui bruyamment et publiquement les dénoncent en donnant à leur propos une publicité suspecte, qui doivent attirer notre attention et notre méfiance.

Car après tout, nous ne pouvons oublier que justement, Métivier, agent provocateur au service de Clemenceau, fut dénoncé aux ouvriers par les soins de ce dernier qui se servit alors pour faire ce travail, d'un personnage particulièrement infect : Gustave Hervé.

LE PALAIS D'HIVER

Roger Grenier

(Gallimard éditeur)

Roger Grenier, dans son nouveau roman, nous trace l'histoire d'une vie et à travers l'histoire de cette vie la désagrégation d'un monde qui disparaît. Ses personnages sont sans grand relief et on pourrait penser que leur démarche hésitante, la grisaille qui les enserre, leur vocation de ratés vouent le lecteur à l'ennui. Il n'en est rien. Les personnages secondaires nombreux qui paraissent et disparaissent un peu à la manière de ceux de Dostoïevsky donnent de la pesanteur aux personnages principaux qui se déterminent par rapport au milieu, c'est-à-dire par rapport à eux. Enfin, la succession des événements, leur enchaînement rapide, la vivacité d'un style à la phrase courte et incisive confèrent à la narration une cadence qui tient le lecteur en haleine jusqu'à la dernière ligne. Ce qui m'a cependant le plus frappé dans ce roman, c'est la gratuité de la démarche de ces êtres enserrés dans la vie de province qui les étouffe et dont les révoltes médiocres soulignent le caractère absurde de leur comportement.

Ce livre de Grenier, le meilleur qu'il ait écrit à mon avis, suggère la méditation. On parcourt l'anecdote et brusquement le désir du retour en arrière vous saisit et s'impose à vous. On revoit les personnages qui se pressent autour de Lydia et qui l'éclairaient avant de l'étouffer et on ne les comprend que lorsqu'on mesure sur autrui le rayonnement ou l'absence de rayonnement de leur présence. A vrai dire, le lecteur lui-même reçoit de l'œuvre plutôt des sensations que crée leur démarche, que des explications sur leur comportement.

Pour ma part, je ne serais pas étonné que ce roman qui apporte quelque chose et dont les personnages se déplacent rapidement sur des semelles feutrées, reçoive une consécration officielle au moment des prix.

COLLECTIONS POPULAIRES

● HISTOIRE DE L'ART par Elie Faure (L.P.). Voici une remarquable réussite du Livre de poche : l'œuvre d'Elie Faure en cinq volumes, emboîtés, dans un format réduit, telle est la gageure que vient de tenir la Collection populaire. Cet ouvrage est essentiel pour qui veut comprendre les rapports de l'Art avec la société ambiante. Certes, certains chapitres ont vieilli, en particulier celui consacré à la préhistoire, mais comme les ouvrages de Michelet, ceux d'Elie Faure valent moins par la sûreté du détail que par la vision générale que l'auteur nous donne d'une époque et il a su nous tracer les grandes lignes des civilisations dont l'expression artistique est le reflet. Son histoire de l'Art reste un élément de base indispensable à toutes études dans la profondeur des grands courants de l'expression des origines de l'Humanité à nos jours.

● LA FIN DES AMBASSADES par Roger Peyrefitte (L.P.). Dans ce livre, d'ailleurs discutable, l'auteur nous trace en raccourci l'histoire de la diplomatie pendant la dernière guerre. Certes, Peyrefitte regarde souvent par le petit bout de la lunette. Ce livre, le plus polémique de tous ceux qu'écrivit l'auteur a l'originalité de déculotter le couple Bidault.

● DU COTE DE CHEZ SWANN par Marcel Proust (L.P.). L'œuvre de Proust est difficile à assimiler. La phrase est longue, le sujet noyé dans le discours. Le milieu décrit, anachronique n'offre en soi aucun intérêt particulier. Et pourtant lorsque le lecteur a pénétré dans ce fouillis (et pour ma part je m'y suis repris une bonne dizaine de fois) a saisi le rythme, il demeure ébloui par l'extraordinaire richesse de l'analyse des caractères.

● LA NUIT DE SANTA CRUZ par Charles Exbrayat (L.P.). Ce roman policier est une des rares réussites dans le genre noir où tant de grands écrivains américains excellèrent. Enfin signa- lions que toute la partie descriptive est d'une qualité littéraire certaine.

● THEATRE de Musset (L.P.). Voici le dernier volume des œuvres de Musset. Ce livre qui comprend quelques bonnes pièces telle : « On ne saurait penser à tout », vaut surtout pour les écrits et les lettres sur le théâtre qui sont passionnantes et qui nous montrent un auteur dont la technique dépasse le romantisme et préfigure le théâtre moderne.

● BERGERE LEGERE par Félicien Marceau (L.P.). Le meilleur ouvrage de cet auteur à la mode qui réussit dans ce livre à créer un milieu farfelu où s'agit une jeunesse qui cultive à la fois la gaieté et le rêve.

● LES SEQUESTRES D'ALTONA de J.P. Sartre (L.P.). Cette pièce qui n'est pas la meilleure de l'auteur est l'histoire d'un homme enfermé depuis treize ans dans une chambre et qui passe pour mort. L'homme dans la solitude essaie de se justifier. Lorsqu'il rentrera dans le monde tous ses problèmes resurgiront. C'est le thème de toutes les pièces de Sartre. L'homme n'échappe pas à l'histoire même si pour témoigner de sa liberté il prend des routes divergentes. La liberté n'est pas le but, mais la démarche pour l'atteindre. Sartre reste marxiste et seul sa théorie de la « liberté surveillée », sans le différencier des communistes, originalise son œuvre.

Librairie PUBLICO

Demandez-nous vos livres, vos disques.

Vous ne les paierez pas plus cher et vous nous aiderez  
3, rue Ternaux, Paris (11\*)  
C.C.P. Paris 11289-15  
Téléphone : VOLtaire 34-08  
Les frais de port sont à notre charge  
(Pour tout envoi recommandé, ajouter 0,60 F aux prix indiqués.)

VIENT DE PARAITRE :  
VICTOR SERGE :  
L'An I de la Révolution russe ..... 27  
DOMMANGET M. :  
Le curé Meslier ..... 30  
CHEITANOV :  
de Gr. Balkanski, pages d'histoire du mouvement libertaire bulgare ..... 9,20  
FAURE E.  
Histoire de l'Art.  
5 vol. à 5,85 ..... 29,50

SYNDICALISME QUESTIONS OUVRIERES

LABI M. :  
La grande division des travailleurs ..... 27,75  
PLANUS P. :  
Patrons et ouvriers en Suède ..... 4,50

HISTOIRE

BURON R. :  
Carnets politiques de la guerre l'Algérie ..... 13,90  
JULLIARD J. :  
Clemenceau, briseur de grèves ..... 4,80  
MAYTRON J. :  
Ravachol et les Anarchistes ..... 4,80  
ROUGERIE J. :  
Procès des Communistes ..... 4,80  
WINOCK et AZEMA :  
Les Communistes ..... 5,70  
Histoire du fascisme espagnol (Ed. Ruedo Eberico) 21  
Sur le fascisme hitlérien :  
GUERIN D. :  
La Peste brune ..... 12,30  
Fascisme et Grand Capital ..... 18,80

PHILOSOPHIE SCIENCES-ESSAIS

Maurice FAYOLLE  
REFLEXIONS SUR L'ANARCHISME  
Dans cette brochure, un militant fait le point d'un siècle d'anarchisme face à l'évolution globale des sociétés.  
Prix : 2,50 F  
En vente : Librairie Publico  
3, rue Ternaux, PARIS (11\*)  
FAUCIER N. :  
La Presse quotidienne .... 12  
ROSTAND J. :  
Esquisse d'une histoire de la vie ..... 4,80  
Une discussion sur l'origine de la vie ..... 4  
RUSSEL B. :  
ABC de la relativité ..... 2,50  
Le Crépuscule des Magiciens (cas Planète) (Ed. Rationalistes) ..... 15  
VILLAR J. :  
Le Dossier Oppenheimer ..... 6,30

ROMANS

LIVRE DE POCHE

DARIEN G. :  
Le Voleur (préface d'A. Breton) ..... 6  
La belle France ..... 3  
GUERIN D. :  
Un jeune homme excentrique ..... 13,50  
QUENEAU R. :  
Bâtons, chiffres et lettres. 4,80  
ARNAUD G. :  
Le voyage du mauvais larron ..... 2  
FOUREST G. :  
La négresse blonde ..... 2  
JOYCE J. :  
Ulysse ..... 4,50  
STENDHAL :  
De l'amour ..... 2  
TCHEKHOV A. :  
Oncle Vania et les trois sœurs ..... 2

POESIES

Le Peuple au peuple, poème de T. Six, illustré par Masson ..... 32

BROCHURES

HAN RYNER :  
Catechisme laïque ..... 2  
Contre les religions des Eglises ..... 1  
Brochure italienne :  
Il progresso della Suenza e la chiesa di Roma .. 1  
Il Canero della guerra... 1

DISQUES

D'AVRAY CH. (disque du souvenir) ..... 16  
ARNAUD M. :  
Démions et merveilles — Le tendre et dangereux visage de l'amour — La Complainte de Gilles (du film « Les visiteurs du soir ») ..... 22,90  
BRASSENS G. (45 T) chante tous les poètes ..... 9,65

Album ..... 140  
Tous les Brassens.

BREL J. :  
33 T. Jef — Les bonbons. 22,25  
CAMUS A. vous parle (33 T) ..... 28,50  
CELINE L. F., par Arletty, Michel Simon (33 tours). 22,25  
Chants populaires de l'U.R.S.S. .... 10  
Canti Anarchia  
I ..... 9,30  
II ..... 9,30  
III (33 T) ..... 15  
FAURE S. :  
Naissance et mort des Dieux (45 T) ... 8,00  
FANON M. :  
Le dernier 33 T (La Petite juive) ..... 26,70  
Chansons de Montehus (33 T) 15  
MONTERO G. :  
En sortant de l'école — Chanson pour les enfants, l'hiver — Et la fête continue — Et puis après — Les enfants qui s'aiment ..... 22,90  
Chante Aristide Bruhant (33 T) ..... 22,25  
Chante Mère Courage (45 tours) ..... 11  
Tous les MOULOUDDJI.  
MORELLI M. interprète les chansons de Mac Orlan (33 T) ..... 22,25  
Chante J. Rictus et G. Cou-té (33 T) ..... 22,25  
PHILIPPE G. interprète :  
Le Petit Prince (33 T) : 22,25  
Don Quichotte (33 T) : 22,25  
PREVERT J. :  
Chansons interprétées par E. AMADO, M. ARNAUD, G. MONTE-RO et C. VAUCAIRE (33 T) ..... 22,25  
SAUVAGE C. :  
Chansons de cœur, chansons de tête. 25  
Récital ..... 22,50  
VIAN B. :  
Pas avec le dos de la Q. I. R. (33 T) ... 25  
Le Déserteur, interprété par Peter, Paul et Mary (45 T) ..... 9,65  
Chants de lutte, par les camarades (45 T) ..... 10

# Sur la nouvelle émigration espagnole

DANS un précédent article, nous avons traité de l'importance de la nouvelle émigration espagnole ; voyons à présent dans quelles conditions ces mêmes émigrés vivent dans les différents pays d'Europe. Un contrôle efficace des autorités espagnoles a réduit considérablement l'émigration clandestine. En 1960, les « clandestins » représentaient 68 % du total des émigrants, en 1963 34,6 % et à la fin de l'année dernière : 25 %. La plupart des « clandestins » demeurent en France.

Le régime franquiste n'accorde une certaine importance au problème de l'émigration que dans la mesure où il en retire un bénéfice direct. L'envoi de fonds destinés à l'assistance des familles restées en Espagne atteint un volume de devises comparable à celui fourni par le tourisme. Mais, lorsqu'il s'agit de défendre les ouvriers émigrés contre les abus dont ils sont trop fréquemment les victimes, les représentants du régime n'interviennent jamais. C'est perdre son temps que d'avoir recours aux services consulaires.

Cependant, en Espagne, les services officiels font croire que l'ouvrier émigré est bien protégé. Une propagande habilement construite fait connaître les sommes considérables que le Fonds National de Protection dépense, ici et là, pour créer des foyers, des œuvres de charité, etc. Certes, cela existe, mais au bénéfice de qui sont dépensés ces millions ? Au bénéfice de la Sainte Mère l'Eglise, dont les missions se multiplient chaque jour. L'Allemagne compte 45 de ces établissements, la Suisse 22, la France 21, la Belgique 3, l'Angleterre 2, la Hollande, le Luxembourg, la Norvège et la Suède 1. Voilà plus de 200 curés bien placés.

## POUR UNE PROTECTION VÉRITABLE

Nous avons déjà écrit que ce sont les anciens émigrés espagnols, qui n'ont pas encore bien compris l'importance de ce travail, qui ont le devoir d'assurer la défense des nouveaux arrivés. Dans chaque pays, un appel à la solidarité des syndicats pourrait déjà porter ses fruits. Il faudrait, parallèlement à cette action, éveiller l'esprit syndicaliste chez les émigrants et les convaincre de l'intérêt qu'ils trouveraient à s'associer aux travailleurs des pays dans lesquels ils vivent. On nous rétorquera que le travailleur étranger, même syndiqué, n'est souvent l'objet d'aucune considération, même parmi ses camarades de travail. Cela arrive hélas ! Mais il n'en est pas toujours ainsi. De toute façon, il n'existe pas de meilleure arme que le syndicat pour les émigrants. Au lieu de les envoyer en leur racontant d'anciens récits et en leur donnant des conseils gratuits, il faut chercher le contact avec ces émigrants. Dans certains pays, et notamment en Allemagne, les émigrants ont compris l'intérêt du syndicat. Dans d'autres pays, et c'est le cas en France, ils hésitent ou même se tiennent à l'écart de toute vie syndicale. Il existe une explication à ces différentes attitudes. En Allemagne, les émigrants ont trouvé, dès leur arrivée, une organisation préparée pour les accueillir, alors qu'en France les différentes organisations n'ont paru se préoccuper que de se disputer cette nouvelle clientèle. En Suisse, troisième grand pays de l'émigration, le problème était tout autre : de nombreux ouvriers espagnols ont voulu s'incorporer aux syndicats (souvent ils y sont parvenus, notamment à Bâle) mais ils n'ont pas trouvé, dans l'ensemble, un accueil chaleureux. Parfois même, ils furent déçus et humiliés. Bien sûr, le type d'ouvrier qui quitte l'Espagne franquiste n'est pas le plus évolué, mais il n'est pas non plus le plus arriéré du monde. C'est un ouvrier sans aucune formation, comme il en existe tant, même dans les pays que l'on place à la tête du progrès. Et puis, il n'est pas responsable de ce manque de formation, ce qu'il a connu sous le nom de syndicat (l'organisation « verticale ») n'est qu'une sinistre comédie. Ajoutons que les nouveaux émigrants, comme les anciens, ici ou ailleurs, ne sont pas sans reproche. Ils manquent parfois de tact, mais qui n'en manque pas ? C'est donc l'organisation ouvrière qui doit favoriser la commune compréhension et créer des liens solides entre étrangers et autochtones. Dans la mesure où des centaines de milliers d'ouvriers, travaillant loin de leur pays, trouveront une véritable protection, la solidarité ne sera jamais un vain mot.

## LES ÉMIGRANTS EN FRANCE

C'est la France qui reçoit le plus grand nombre de travailleurs espagnols, dépassant en ceci tous les autres pays. Le nombre d'Espagnols installés en France, sans compter la première émigration, est supérieur à 500 000. Ce mouvement de migration postérieur à la guerre a connu une progression constante depuis 1958. Le chiffre record fut atteint en 1964, avec 106 000 arrivants, enregistrés pendant les dix derniers mois. On ne peut cependant assurer que ce rythme se poursuivra pendant l'année en cours : les difficultés d'emploi peuvent avoir des répercussions sur l'embauche des travailleurs étrangers, dans certaines branches.

La situation économique des ouvriers espagnols en France n'est pas plus avantageuse que dans les autres pays d'émigration, mais les Espagnols se plaisent mieux ici qu'ailleurs. Ces travailleurs se répartissent dans tous les départements, plus particulièrement, bien sûr, dans les zones industrielles. L'année dernière, le nombre d'émigrants a augmenté dans 52 départements, alors qu'il diminuait dans 31 et demeurait

inchangé dans 7. Les départements qui ont connu l'augmentation la plus importante sont la Seine (34 991), la Seine-et-Oise (9 051) ; ceux qui ont vu diminuer le nombre de leurs immigrants sont la Haute-Garonne (4 321) et la Gironde (5 330). Ces chiffres indiquent naturellement que l'émigration ouvrière suit les mouvements du marché du travail, comme l'ensemble de la population native du pays. Les émigrants trouvent surtout à s'employer dans les industries du bâtiment, de l'automobile, de la métallurgie, des produits chimiques et des mines. Nous ne pouvons, dans le cadre de cette brève étude, analyser en détail la situation des travailleurs espagnols dans tous ces centres industriels, aussi concluons-nous ce chapitre en signalant l'importance des effectifs des travailleurs, dits saisonniers (betteraviers, vignerons, etc.), engagés par des contrats particuliers. Les conditions d'emploi de ces ouvriers n'ont pas beaucoup évolué et leur recrutement devient de plus en plus difficile.

## EN ALLEMAGNE

Après la France, le pays qui reçoit le plus de travailleurs espagnols est l'Allemagne. L'émigration vers ce pays est récente, elle ne prit quelque importance qu'en 1960. Aujourd'hui, 180 000 ouvriers espagnols travaillent sur le territoire de la République Fédérale. La progression fut la suivante, 1962 : 31 000 ; 1963 : 51 715 ; 1964 : 65 872. Un communiqué de l'Agence Pyresa annonce que 80 000 ouvriers espagnols sont attendus cette année en Allemagne, soit plus de 6 000 par mois. Ces travailleurs sont occupés dans les industries les plus diverses, depuis la métallurgie et le bâtiment jusqu'aux transports urbains (il existe des villes où tous les receveurs de tramways sont des Espagnols). Les services postaux et même les pompes funèbres emploient aussi ces émigrants. D'autres contingents de travailleurs étrangers, Turcs, Grecs et Italiens, sont arrivés récemment en Allemagne. Cet afflux de main-d'œuvre étrangère a provoqué un certain mécontentement parmi la population. Le mois dernier, l'Institut d'Opinion Publique de Allensbach a publié l'enquête suivante : 30 % de la population rhénane considèrent la présence des étrangers comme un problème complexe et grave. Dans le Nord, 22 % seulement partagent cet avis. Pour l'ensemble de la République Fédérale, 36 % des sujets interrogés jugent que les relations entre ouvriers allemands et étrangers sont satisfaisantes. Les opinions diffèrent quant à la conduite de ces émigrants : 42 % prétendent que ces étrangers s'occupent trop des filles, 39 % les considèrent trop bruyants, 30 % font des éloges sur leur sens de l'épargne et le même pourcentage leur reproche de ne pas être assez propres. L'enquête vaut ce qu'elle vaut, mais le réveil d'un sentiment chauvin, toujours facile à exploiter, pourrait compliquer l'existence des émigrants dans ce pays. Il faut cependant signaler le bon accueil que les syndicats allemands ont réservé aux travailleurs étrangers, et notamment aux Espagnols. Soutenus par les syndicats, les ouvriers se sentent plus à l'aise. Dans plusieurs villes allemandes, à Francfort surtout, les émigrés espagnols n'ont pas hésité à participer aux manifestations contre le régime franquiste.

## EN SUISSE

Le Conseil Fédéral a décidé de mettre en application, ce mois-ci, une série de mesures tendant à réduire le nombre de travailleurs étrangers résidant en Suisse. Ainsi, avant le 30 juin 1965, 5 % de la main-d'œuvre étrangère sera expulsée et, dans un an, toutes les entreprises helvétiques seront obligées de réduire encore de 5 % le nombre des ouvriers étrangers qu'elles emploient. Dorénavant, l'entrée dans ce pays sera plus difficile pour les travailleurs, desquels il sera exigé un contrat préalable et le permis correspondant. Les places vacantes laissées par les Suisses ne pourront être occupées par des ouvriers étrangers et tout étranger qui changera d'emploi pourra être immédiatement expulsé. Pour comprendre le sens de ces mesures, il faut savoir que la Suisse est le pays qui, proportionnellement, emploie le plus de main-d'œuvre étrangère : 25 % de la population active et 13 % de la population totale de la Confédération. Le nombre d'emplois occupés par des ouvriers étrangers, qui durant ces dix dernières années est passé de 270 000 à 721 000, n'a pas manqué de causer un certain mécontentement. L'homme de la rue a commencé à se plaindre, en disant que ces étrangers étaient responsables des « difficultés économiques ». Les syndicats, de leur côté, ont suivi le courant. Certains ont même contribué, de toute leur force, à gagner « la bataille » contre la main-d'œuvre étrangère. En Suisse, comme ailleurs, les capitalistes et les exploiters de toutes sortes profitent de l'effort des ouvriers étrangers, souvent les plus mal payés. Cela explique l'attitude des syndicats, mais nous croyons que cela ne la justifie pas. Il y eut cependant certaines prises de position de syndicalistes qui affirmèrent leur solidarité avec les travailleurs étrangers, qui sont, en Suisse, principalement italiens (2/3 du total). Les Espagnols sont au nombre de 150 000. Il n'est point besoin de spécifier que les ouvriers étrangers, en majorité, sont occupés aux travaux les plus ingrats et que, malgré cette propagande xénophobe, la Suisse ne pourra pas se passer totalement d'eux. Là comme ailleurs, les ouvriers étrangers ne mangent pas le pain des autres, ils le gagnent, au contraire, avec plus de difficultés, et c'est pour cela qu'ils méritent plus de compréhension.

## EN GRANDE-BRETAGNE

On compte actuellement en Angleterre environ 25 000 émigrés, dont un tiers sont des femmes employées dans les services domestiques. Le reste est formé d'ouvriers qui travaillent dans les services hospitaliers et dans l'industrie hôtelière. Parmi eux 9 000 hommes et 4 000 femmes se trouvent à Londres et sa banlieue.

L'entrée en Grande-Bretagne est restreinte, car il faut remplir diverses conditions pour ne pas être renvoyé automatiquement. Il n'est pas recommandé non plus de faire le voyage avec un visa touristique, dans l'espoir d'obtenir une autorisation de résidence, car cette combinaison réussit rarement. De plus, une fois en Angleterre, le changement de métier, lorsqu'on est engagé pour une profession définie, devient tout un problème.

A Londres, les émigrés libertaires de 1939 ont depuis des années — bien avant ceux de France — compris l'importance de la nouvelle émigration. Ils publient à son intention un périodique, « España fuera de España » (L'Espagne hors d'Espagne).

## EN BELGIQUE

Il n'y a pas, du moins à notre connaissance, de chiffres précis sur le nombre d'émigrés qui ont passé ou se sont établis, ces dernières années, en Belgique. Dans ce pays, les nouveaux émigrés espagnols sont arrivés plus tôt, mais par groupes moins importants qu'en Allemagne. Ils se concentrèrent d'abord dans les régions minières, puis se dispersèrent dans le pays. Il est curieux de remarquer que cette nouvelle émigration, installée dans un pays où le nombre d'anciens émigrés était négligeable, apparut plus politisée que d'autres, même que celle établie en France. C'est ainsi qu'en Belgique, plusieurs groupements nouveaux ont tenté leur chance et créé de nombreuses publications, souvent éphémères, destinées en particulier aux ouvriers émigrés. Là, comme en Allemagne, les émigrés ont prêté parfois leur concours à des manifestations antifranquistes.

## EN HOLLANDE

Depuis quelques années, des émigrants espagnols arrivent aussi aux Pays-Bas. Moins nombreux qu'en Belgique, ils sont localisés dans quelques agglomérations industrielles. Ces ouvriers, ainsi que d'autres étrangers (des Turcs et des Italiens) sont employés dans l'industrie textile, la métallurgie, les pêcheries, les ports et le bâtiment. Une réglementation sévère conditionne l'autorisation de résidence pour les ouvriers étrangers et les autorités ne se gênent pas pour procéder aux expulsions. Les conditions de travail sont assez dures et, bien souvent, les entrepreneurs ne respectent pas les clauses d'engagement. A plusieurs reprises, les émigrés ont dû protester (ouvriers du bâtiment, à Amsterdam) et se mettre en grève, notamment dans les mines du Sud et les pêcheries de Sheveningen. Les grands syndicats n'ont pas soutenu leurs revendications, mais la minorité syndicaliste libertaire a toujours fait preuve de solidarité en dénonçant les abus des entrepreneurs hollandais.

## LES MARINS

Il existe encore plusieurs milliers d'émigrés qu'on pourrait appeler « itinérants ». Ce sont les marins engagés par des compagnies de toutes nationalités, norvégienne, suédoise, israélienne, allemande, hollandaise, etc. Leur nombre est considérable. Au cours d'une année, 14 000 marins espagnols, les plus nombreux après les Allemands, sont passés à Hambourg. Il en est de même à Rotterdam, Anvers. 6 000 Espagnols naviguent sous pavillon norvégien. Cet état de choses a été remarqué en Espagne où l'écrivain J.M. Gironella — auteur du roman « Un million de morts » — a mis en cause la politique franquiste d'émigration. Obligés de s'expliquer, les hommes du régime, en particulier l'ambassadeur d'Espagne à Oslo, se sont couverts de ridicule. Répondant à la rengaine de la « protection » que le gouvernement prête à ses marins, Gironella écrit : « Nos marins ont en Espagne leurs familles, leurs amis... C'est sur nos propres bateaux qu'ils doivent trouver la solution valable pour leurs vies, pour leur vocation... »

Ce que l'Espagne offre au bout de sa 25<sup>e</sup> année de paix, de prospérité... c'est l'émigration sans relâche.

Il n'est pas nécessaire d'insister sur l'échec d'un régime qui, après avoir promis de reconstituer l'empire légendaire où le soleil ne se couche pas, en est réduit à servir d'agence de placement pour les autres pays de l'Europe. Mais au fond, il est préférable que ces ouvriers puissent gagner leur pain à l'étranger, plutôt que de crever chez eux. Nous pensons que ce long défilé d'Espagnols a été bénéfique : il a établi un contact entre la génération de 1936 et l'actuelle émigration. Il faut, à présent, vaincre les routines et les réticences pour parvenir à une compréhension véritable. C'est dans ce sens que doit travailler l'ancienne émigration, surtout l'émigration libertaire. Il faut aussi fixer un objectif concret : défendre les émigrants, en faisant appel à la solidarité effective des syndicats dans tous les pays d'Europe occidentale.